

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 72

MONTREAL, 5 SEPTEMBRE 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



LA VENDEUSE DE LIS

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION.

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

Un navire de guerre français, "Le Tage", est mouillé en ce moment dans les eaux canadiennes, et, en le voyant, j'ai pensé immédiatement à Faucher de Saint-Maurice.

Qu'il serait heureux, ce bon Faucher, s'il était encore de ce monde, qu'il serait ému de voir le drapeau tricolore, le drapeau de la France, dont il ne pouvait parler sans avoir des larmes dans la voix !

Lui, qui connaissait à fond l'histoire des armées françaises, de terre et de mer, véritable annuaire vivant, encyclopédie militaire, comme nous n'en avons plus, avec quelle verve il nous raconterait pourquoi ce navire s'appelle "le Tage", et le glorieux fait d'armes qui est passé à la postérité.

C'était en 1831. La France, ayant eu à se plaindre du roi dom Miguel, une armée navale fut envoyée au Portugal; elle était composée de six vaisseaux et de quatre frégates. Il s'agissait de forcer l'entrée du Tage, entreprise réputée impossible à cause de forts imprenables qui la défendent. Contre toute attente et à la stupéfaction des Portugais, malgré le feu de nombreuses batteries, l'amiral Roussin enleva toutes les positions et menaçait de foudroyer Lisbonne, quand dom Miguel se hâta d'accepter toutes les conditions imposées par la France.

Cet amiral Roussin était un rude marin. Né à Dijon, en pleine Bourgogne, c'est-à-dire dans une contrée où l'on ne connaît la mer que de nom, il s'engagea à douze ans comme mousse, et à force d'énergie, d'étude et de courage, parvint au plus haut degré de la hiérarchie maritime, au grade d'amiral.

Il fut même ministre de la marine de 1840 à 1843.

"Le Tage" porte donc un grand nom.

◆◆◆ Qu'il serait surtout heureux, Faucher, de retrouver en l'amiral Rivet un vieux camarade de sa jeunesse orageuse, un ancien des jours printaniers de sa vie, alors que le futur amiral n'était que simple enseigne à bord du "Phlééton", et que le jeune Narcisse-Henri-Edouard était en route pour le Mexique, où il devait recevoir plus de blessures que d'or.

Mais Faucher s'estimait très largement payé, quand la France le nomma chevalier de la Légion d'honneur, en reconnaissance des services qu'il avait rendus à sa patrie de coeur, et tous ses amis se souviennent encore de la fière réponse qu'il fit à Deschène (encore un disparu), qui lui demandait un jour d'un ton un peu ironique :

—Qu'est-ce donc, Faucher, que ce ruban rouge que vous portez à la boutonnière ?

—Ceci, monsieur Deschène, est une goutte de sang que j'ai versée pour la France et qui s'est fixée sur ma poitrine ! Entendez-vous, monsieur Deschène ?

Et, vive Dieu ! c'était merveille d'entendre le ton qui sentait la poudre et de voir l'air martial rempli de défi que prit Faucher en redressant fièrement sa belle tête et en foudroyant son interlocuteur d'un regard belliqueux.

Ah ! mais, mille bombardes, c'est qu'il n'admettait pas la plaisanterie sur ce sujet-là !

◆◆◆ Ce brave Faucher, quelle accolade militaire et amicale il donnerait à l'excellent amiral,

à qui il a dédié son livre "De Tribord à Babor", en 1877.

Voici cette dédicace, dans laquelle on retrouve tout le coeur de notre bon ami :

"A M. Louis-Jean Rivet

"Chevalier de la Légion d'honneur,

"Lieutenant de vaisseau de la marine française,

"J'apprends par le courrier de France que vous avez été nommé au commandement de "l'Évangéline", un des croiseurs de la division navale des Antilles, station locale de Saint-Pierre et Miquelon, Terre-Neuve.

"Cette nouvelle m'arrive au moment où je suis de retour de Philadelphie, et vous ne sauriez croire combien mon passage à New-York a ravi-vé chez moi le souvenir des bonnes heures que nous avons passées ensemble à bord du "Phlééton", en compagnie de l'amiral Maudet et de cet état-major d'élite, dont vous faisiez si dignement partie lors de l'expédition du Mexique.

"Onze ans se sont écoulés depuis notre séparation. La jeunesse, ses illusions et ses enthousiasmes ont pu s'envoler peu à peu, mais, Dieu merci, le souvenir est resté au poste, et c'est pour vous le prouver que j'ai tenu à ce que cet ouvrage débute ainsi par votre nom.

"Il traite de choses que vous aimez et qui vous sont familières. En écrivant, plus d'une fois j'ai pensé à vous, mon ami, et puisque je vous retrouve aujourd'hui naviguant dans les eaux de ce golfe Saint-Laurent, que j'ai parcouru avec tant de plaisir, et que je me suis efforcé de décrire dans les pages suivantes, en bon camarade qui ne peut donner que ce qu'il a, je vous prie d'accepter la dédicace de ces récits de la mer.

"FAUCHER de SAINT-MAURICE."

"L'Évangéline", dont parle Faucher, et "La Canadienne", étaient deux goélettes armées chacune de deux canons rayés, qui avaient été construites à Montréal, par M. Cantin, pour le compte du gouvernement français. Pendant la saison de pêche, elles coopéraient, l'une sur la côte est, l'autre sur la côte ouest de Terre-Neuve, à la protection des pêcheries françaises.

◆◆◆ L'amiral Rivet a gardé le souvenir de Faucher et en parle toujours d'une manière très sympathique.

Un autre officier du "Tage", M. LeJay, capitaine de frégate commandant en second, regrette comme nous la disparition de ce bon Canadien, si grand ami de tous les braves gens qui portaient l'uniforme français.

M. LeJay, qui est venu au Canada en 1891, à bord de la "Naïade", en qualité de lieutenant de vaisseau, me rappelait qu'à cette époque, en arrivant à Québec, il avait demandé à un citoyen distingué, aujourd'hui sénateur, ce qu'il y avait de plus intéressant à voir dans la capitale de la Nouvelle-France.

—Ce qu'il y a de plus intéressant ? La Terrasse et Faucher !

Le mot était juste, et le commandant admira les deux, mais, hélas ! si la terrasse est toujours là, Faucher n'y est plus, il repose sous les grands boulevards du cimetière Belmont, où nous l'avons couché enveloppé du drapeau tricolore, selon sa dernière volonté.

Un autre officier bien connu au Canada fait aussi partie de l'escadre française, M. Aubry, capitaine de frégate, qui a épousé une Canadienne, fille de l'honorable juge Wurtele.

La musique du "Tage" est excellente, et je crois que vous aurez le plaisir de l'entendre au Parc Sohmer.

◆◆◆ L'avis, le "Troude", qui arrive aujourd'hui, samedi, à Montréal, — le "Tage" ne pouvant remonter le fleuve à cause de son tirant d'eau, — porte le nom d'un amiral français qui a laissé de beaux souvenirs dans la marine.

Voici une note biographique cueillie dans une encyclopédie :

"TROUDE, Aimable-Gilles, marin français, né à Cherbourg en 1762, mort en 1824. Il prit part dans la marine militaire, aux campagnes de la Martinique, en 1777, à la guerre contre l'Angleterre en 1781, assista à divers combats, à la prise de Sainte-Lucie et de Tarbago, puis servit comme capitaine au long cours, de 1783 à 1792. Réinté-

gré dans l'armée navale en 1793, avec le grade de lieutenant de vaisseau, il devint capitaine en 1795, fit des campagnes à Cayenne, au Brésil, à la Guadeloupe, aida au transport des troupes en Egypte, puis passa sous le commandement du contre-amiral Linois et se battit contre les Espagnols avec une rare bravoure. De retour en France, il reçut publiquement des félicitations du premier consul (1801). Lorsque la guerre recommença avec l'Angleterre, Troude reçut le commandement du Suffren. Par la suite, il prit le commandement d'une division, battit l'amiral Stopford, aux Sables d'Olonne, avec trois navires contre cinq vaisseaux anglais, se rendit aux Antilles, fut cerné par une flotte anglaise, mais réussit à forcer le passage et à revenir en France. Il commandait une division à Cherbourg lorsque Napoléon le nomma vice-amiral (1811). En 1814, il reçut l'ordre d'aller chercher à Portsmouth Louis XVIII, qu'il reconduisit en France, et fut mis, deux ans plus tard, à la retraite."

Vous voyez que, comme souvenirs militaires, l'avis est digne de son grand compagnon.

◆◆◆ C'est beaucoup parler marine pour un jour, mais la présence de navires français au Canada est tellement une occasion de fêtes et de retours vers le passé pour nous, que je me crois excusable de vous en avoir entretenus aussi longtemps.

Les marins français, quand ils viennent chez nous, sont toujours les bienvenus, et tous les Canadiens cherchent à leur rendre le séjour de Québec et de Montréal le plus agréable possible.

Un soir de la semaine dernière, la musique du "Tage" jouait sur la Terrasse de Québec, au milieu d'une foule de plus de dix mille personnes, et je ne saurais vous décrire l'enthousiasme qui régna toute la soirée.

À la fin du concert, après le "God save the King" et "Vive la Canadienne", on réclama à grands cris "La Marseillaise", que les musiciens exécutèrent d'une manière remarquable, et alors... alors, un tonnerre de bravos et d'applaudissements ébranla l'atmosphère et alla se répercuter au loin sur les hauteurs de Lévis, de Saint-Romuald, de Sillery, avec les cris de "Vive la France !"

La scène était splendide.

Tous les dimanches, l'aumônier de la division, un ancien sergent de l'armée française, célèbre la messe à bord, et, dans une allocution pleine de grandeur dans sa simplicité, va droit au coeur de ses vaillants compagnons de mer, en leur parlant de la patrie terrestre et de la patrie céleste.

Les rares privilégiés qui obtiennent la faveur d'assister à une messe à bord en emportent toujours un souvenir ému.

Vive la France !

◆◆◆ Il ne faudrait cependant pas croire que tout est rose dans le métier de marin, qui est au contraire très rude et monotone.

Le marin doit toujours être prêt à partir pour une expédition lointaine, selon que l'exigent les nécessités politiques, comme en ce moment même où toutes les flottes des pays européens et des États-Unis n'attendent qu'un ordre pour se rendre en Turquie, où le massacre des chrétiens continue d'une manière épouvantable.

Ces misérables Turcs, qui menacent constamment la paix du monde, sont de singuliers individus.

Un écrivain très observateur en parle en ces termes :

"Les passions de l'âge viril manquent au Turc, et la vie, pour la plupart des individus, se compose de l'enfance et de la vieillesse. Ils sont tour à tour braves et pusillanimes, déterminés et irrésolus, voluptueux et sanguinaires; inaccessibles à la pitié, ils sont aussi calmes dans le sacrifice de leur vie que dans le meurtre de leurs victimes, et se regardent comme les esclaves et les ministres d'une aveugle fatalité. N'ayant qu'une sensibilité machinale, ils sont rarement malheureux et ne le sont jamais beaucoup. Leur sensibilité peut cependant être poussée aux extrêmes comme celle des femmes, mais les ressorts qui l'ont excitée se détendent très vite. Ce n'est pas sans raison qu'on les a définis "un peuple d'anthèses."

Qu'il soit tout ce qu'on voudra, le Turc est un être nuisible.

Je ne sais plus quel auteur a dit : "En Allemagne, l'homme ne commence qu'au baron."

On serait tenté de le croire en lisant l'anecdote suivante :

"Un général, qui des états de service brillants, était récemment nommé au commandement d'une division d'infanterie formant partie de la garnison d'une importante station militaire de la Prusse. Ce major-général appartient à une famille de la classe bourgeoise, et l'un de ses frères est instituteur dans la même ville où la division d'infanterie tient garnison.

"Naturellement, les deux frères profitèrent de leur rapprochement dû au hasard pour se visiter fréquemment. Cette conduite indigna les autres officiers de la division, qui trouvèrent que c'était déroger à la dignité militaire pour un officier que de fréquenter ainsi un simple "roturier", ce roturier fût-il son propre frère.

"Une persécution fut alors organisée contre le général, et il n'a fallu rien moins que toute l'autorité du ministre de la guerre pour y mettre fin."

On retarde dans la protestante Allemagne, on retarde beaucoup, et les choses iront si loin qu'il éclatera un de ces jours une bonne révolution qui démolira toute cette noblesse insolente.

Les catholiques sont plus intelligents que cela, et ils ont acclamé avec enthousiasme l'élection du pape Pie X, frère d'un pauvre facteur des postes ; mais, voilà, l'Allemagne est un empire et l'Eglise une république.

LEON LEDIEU.

UN AUTOGRAPHE DE PIE X

J. M. J. Vaticano 3 agosto 1903
Caro Don Giovanni,
Prevedendo quasi impossibile il mio
arrivo per via aerea, ho avvertito che per
procedere al tempo da alcuni miei cari.
La Conferenza Episcopale, e quindi
però, sperando di poter venire presto,
e provvedere tranquillamente alla
tua salute, ho scritto in Vaticano una
lettera mia sorella, i fratelli, i nipotini,
di cui ho parlato tante volte, e di cui
mi occupo con cura e con amore.
Con affetto in Gesù
Giulio Sarto

La lettre, dont nous donnons ci-dessus le fac-simile, a été adressée au Très-Révérend Giovanni Jeremich, vice-recteur du séminaire patriarcal de Venise, et a été écrite par le cardinal Sarto, la veille même de son élection au souverain pontificat. Voici la traduction de cet autographe :

"J. M. J. • Vaticano, 3 août 1903.

"Prévoyant qu'il me sera probablement impossible d'être de retour dans la huitaine, je te prévins que les conférences épiscopales sont ajournées à une date à déterminer ; tu peux donc suspendre tous tes préparatifs et pourvoir tranquillement à ta santé. Si tu vas au patriarcat, porte à mes soeurs mes salutations, en leur donnant l'assurance que nous nous portons bien. Mes salutations à tous, au séminaire, et, me recommandant à vos prières, je me confirme affectueusement,

Ton affectionné en Jésus-Christ,
 GIULIO SARTO, patriarche.

Les fervents de la graphologie pourront s'appliquer à scruter les secrets que recèle l'autographe du Souverain Pontife régnant.

SUR L'HOMME

Egalement rempli de force et de faiblesse, Il tombe, il se relève et retombe sans cesse, Et, toujours en discorde avec son propre coeur, Il est de la nature et la honte et l'honneur.

POPE.

LE CENTENAIRE DE LA LOUISIANE

Les Américains aiment à célébrer solennellement les grands événements de leur histoire. Ainsi, pour fêter le centenaire de l'acquisition de la Louisiane, qu'ils considèrent à juste titre comme l'une des dates les plus importantes dans leur vie nationale, ils organisent pour l'an prochain (mai 1904), une nouvelle "World's Fair", une foire du monde ! Nous croyons faire oeuvre utile en rafraîchissant la mémoire de nos lecteurs sur cet important sujet.

Et d'abord, qu'appelle-t-on la Louisiane ?

Dans le langage géographique moderne, ce terme ne s'applique qu'à l'un des quarante-cinq Etats qui forment l'Union américaine, et dont la capitale est Bâton-Rouge, avec la Nouvelle-Orléans pour ville principale. Il y a cent ans, ce même terme avait une signification plus étendue ; il désignait un territoire si vaste, que treize Etats s'y sont depuis taillé une place au soleil. En somme, la Louisiane du siècle dernier, celle que Napoléon Ier vendit aux Etats-Unis pour quelques millions, comprenait presque tout le bassin du Mississipi, c'est-à-dire près de la moitié de l'Amérique du Nord !

L'histoire de la Louisiane ? On peut la résumer en ces quelques lignes. Le fameux explorateur français La Salle, après des tribulations de tout genre, parvient, en 1682, à atteindre les rives du Mississipi, après avoir traversé le Canada ; il est le premier à descendre ce roi des fleuves jusqu'à son embouchure, et il donne, en l'honneur de Louis XIV, le nom de Louisiane à toute la région inconnue qui s'étend à l'ouest du fleuve.

La Nouvelle-Orléans se fonde. Un jeune Français, Pierre Laclède, marchand et explorateur, un de ces intrépides héros que la France a produits en tout temps, part de cette ville le 3 août 1763 pour chercher sur les rives du fleuve l'emplacement du nouveau fort qu'une compagnie marchande veut établir vers le Nord. Par une intuition merveilleuse, il s'arrête en un endroit désert et annonce son intention "d'y fonder une colonie qui deviendra tôt ou tard l'une des plus belles cités d'Amérique". Bien que la Louisiane eût été cédée à l'Espagne l'année précédente, Laclède baptise la future ville du nom de Saint-Louis, en l'honneur de son roi, Louis XV.

A moins de quarante ans de distance, la Louisiane redevient française : le traité secret de San-Ildefonso (1er octobre 1800) l'enlève à l'Espagne. Mais le drapeau tricolore ne flottera pas longtemps sur la rive droite du Mississipi ; la guerre avec l'Angleterre, la révolte de Saint-Domingue, où la fièvre jaune anéantit l'armée de Leclerc, empêchent Napoléon d'occuper effectivement la Louisiane. Par le traité du 2 mai 1803, il la vend aux Etats-Unis pour la somme de 75 millions de francs.

Ces détails étaient indispensables pour expliquer quelle importance les Américains attachent à ce grand événement. Le soir de la signature du traité, Napoléon disait à Livingstone, le ministre américain : "En agrandissant ainsi le territoire des Etats-Unis, je donne à l'Angleterre une rivale maritime qui, tôt ou tard, humiliera cette nation orgueilleuse."

De fait, la colossale puissance dont disposent aujourd'hui les Etats-Unis, ils la doivent à l'acquisition de la Louisiane, qui, en faisant du Mississipi un fleuve américain, fit d'égolfe du Mexique une mer américaine. Sans voisins puissants, la jeune république put se dispenser d'entretenir des armées permanentes, ce qui explique en grande partie son rapide progrès et sa prospérité inouïe.

Et voyons maintenant ce qu'est devenu, sous la domination de cette race entreprenante, l'immense territoire vendu en 1803 par la France. On ne sait pas au juste quel était alors le nombre de ses habitants ; en y comprenant les Indiens, on devait arriver difficilement à un total de 100,000 âmes. Or, le recensement officiel de 1900 accuse un chiffre de population de 17,777,081, pour les treize Etats et les deux territoires découpés depuis dans l'ancienne Louisiane ; ce chiffre représente à peu près le quart de la population de toute la République ; avec les flots d'émigrants qui se précipitent depuis trois ans vers l'Ouest américain, il doit dépasser de beaucoup cette année vingt millions.

Les villes qui se sont élevées en un siècle dans l'ancienne Louisiane sont innombrables. Saint-

Louis, la quatrième ville des Etats-Unis, avec ses 680,000 habitants ; New-Orléans, la ville la plus française de toute l'Amérique du Nord ; San-Antonio, qui compte parmi les plus anciennes villes du nouveau monde ; Denver, Minneapolis, les deux villes jumelles, voilà des noms qui nous sont déjà familiers. Mais Salt-Lake City, Omaha, Des Moines, et plusieurs autres populeuses cités des treize Etats sont plus grandes et plus riches que bien des capitales européennes.

Et que dire, maintenant, de l'Exposition elle-même, sinon qu'elle sera une grandiose manifestation du génie industriel des Américains et de la vitalité de leur race !

LE COURONNEMENT DE PIE X

Le dimanche, 9 août, avec toute la pompe traditionnelle, le pape Pie X a été couronné, dans la basilique de Saint-Pierre, en présence d'une assemblée considérable de fidèles.

Toutes les relations qui ont été données de cette cérémonie imposante se sont rencontrées pour constater la grande émotion qui étreignait alors le Souverain Pontife.

On s'explique un tel trouble en un pareil moment. On le comprend mieux encore quand on songe à l'extrême simplicité de la vie que menait, à Venise, le cardinal Giuseppe Sarto.

Quel contraste entre cette magnificence déployée autour de lui en ce jour de grande solennité, et la modestie, la banalité même du décor qui l'entourait, quelques jours à peine auparavant !

Le palais patriarcal de Venise, avec sa façade de deux étages décorée de pilastres corinthiens, et surmontée d'un demi-étage en attique décoré d'attributs sculptés, n'est déjà pas grandiose d'apparence, quoique élégant de lignes.

Qui sait si, au cours de la cérémonie du couronnement, la pensée du Saint-Père ne retourna pas, et non sans regrets, vers cet humble intérieur, qu'il avait quitté, moins de deux semaines plus tôt, pour n'y jamais revenir ?

Notre double page reproduit l'acte capital de cette solennité du 9 août. C'est l'instant où, assis sur son trône devant l'autel de la Chaire de Saint-Pierre, à l'ombre des énormes colonnes torses du Bernin, entouré de tout le cortège des cardinaux en longs manteaux de pourpre ; des gardes nobles haut casqués, en tuniques rouges ; des camériers de cape et d'épée, la tête roide sous la fraise empesée ; des suisses empanachés et portant ou l'épée flamboyante à deux mains, ou la longue hallebarde ; des deux porteurs de "flabelli", larges éventails de plumes blanches, le Pape va ceindre la tiare.

Le cardinal Macchi, doyen des diacres, s'apprête à la lui poser sur la tête et prononce les paroles rituelles : "Reçois la tiare ornée de trois couronnes, et sache que tu es le père des princes et des rois, le pasteur de l'Univers sur la terre, le vicaire de Notre Sauveur Jésus-Christ, auquel sont dus honneur et gloire dans tous les siècles des siècles."

Quand il fut ainsi couronné du triple diadème, le Pontife, toujours assis, répondit : "Que les saints apôtres Pierre et Paul, en la puissance et l'autorité desquels nous avons confiance, intercèdent eux-mêmes pour nous auprès du Seigneur. Ainsi soit-il."

Ensuite, il se leva, donna l'absolution, puis, rassis sur son trône, reçut l'hommage des cardinaux. Et, toujours la tiare en tête, il reprit place sur la "sedia gestatoria", et, au pas lent et cadencé des "bussolanti", bénissant la foule agenouillée, entouré du même cortège triomphal, il entra dans le Vatican.

LA DERNIÈRE POÉSIE DE M. CHAPMAN

Il s'est glissé dans la dernière poésie de M. Chapman — "A mon père" — une erreur, que nous nous empressons de corriger.

A la cinquième strophe, 2ème vers, au lieu de :

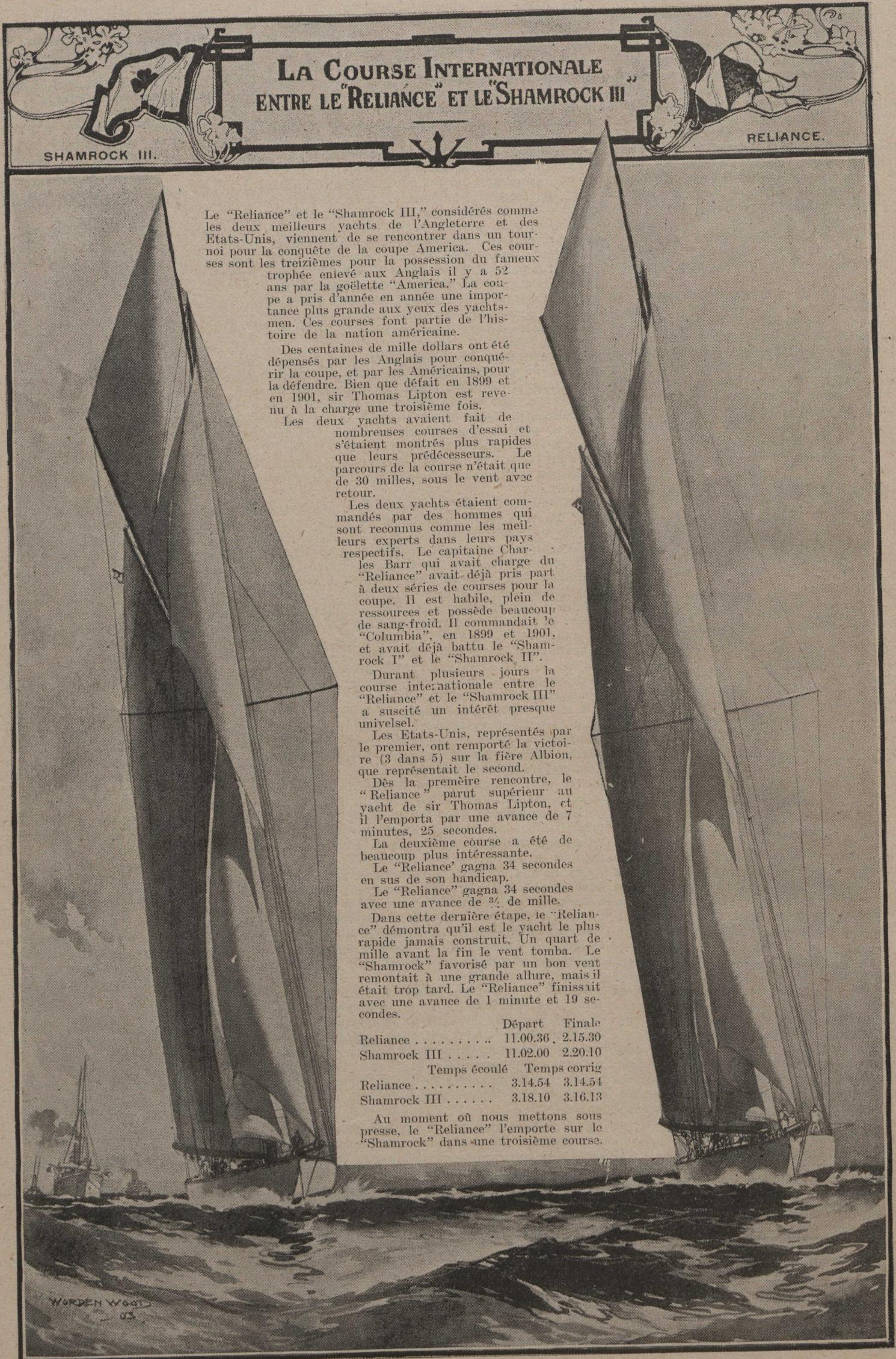
Et devant ton "coeur" pris du suprême frisson,

lisez :

Et devant ton "corps" pris du suprême frisson,

COMPARAISON IMPOSSIBLE

Le BAUME RHUMAL ne coûte que 25 cents la bouteille. Le bien qu'il fait ne peut s'évaluer en argent.



LA COURSE INTERNATIONALE ENTRE LE "RELIANCE" ET LE "SHAMROCK III"

SHAMROCK III.

RELIANCE.

Le "Reliance" et le "Shamrock III," considérés comme les deux meilleurs yachts de l'Angleterre et des Etats-Unis, viennent de se rencontrer dans un tournoi pour la conquête de la coupe America. Ces courses sont les treizièmes pour la possession du fameux trophée enlevé aux Anglais il y a 52 ans par la goélette "America." La coupe a pris d'année en année une importance plus grande aux yeux des yachtsmen. Ces courses font partie de l'histoire de la nation américaine.

Des centaines de mille dollars ont été dépensés par les Anglais pour conquérir la coupe, et par les Américains, pour la défendre. Bien que défait en 1899 et en 1901, sir Thomas Lipton est revenu à la charge une troisième fois.

Les deux yachts avaient fait de nombreuses courses d'essai et s'étaient montrés plus rapides que leurs prédécesseurs. Le parcours de la course n'était que de 30 milles, sous le vent avec retour.

Les deux yachts étaient commandés par des hommes qui sont reconnus comme les meilleurs experts dans leurs pays respectifs. Le capitaine Charles Barr qui avait charge du "Reliance" avait déjà pris part à deux séries de courses pour la coupe. Il est habile, plein de ressources et possède beaucoup de sang-froid. Il commandait le "Columbia", en 1899 et 1901, et avait déjà battu le "Shamrock I" et le "Shamrock II".

Durant plusieurs jours la course internationale entre le "Reliance" et le "Shamrock III" a suscité un intérêt presque universel.

Les Etats-Unis, représentés par le premier, ont remporté la victoire (3 dans 5) sur la fière Albion, que représentait le second.

Dès la première rencontre, le "Reliance" parut supérieur au yacht de sir Thomas Lipton, et il l'emporta par une avance de 7 minutes, 25 secondes.

La deuxième course a été de beaucoup plus intéressante.

Le "Reliance" gagna 34 secondes en sus de son handicap.

Le "Reliance" gagna 34 secondes avec une avance de $\frac{3}{4}$ de mille.

Dans cette dernière étape, le "Reliance" démontra qu'il est le yacht le plus rapide jamais construit. Un quart de mille avant la fin le vent tomba. Le "Shamrock" favorisé par un bon vent remontait à une grande allure, mais il était trop tard. Le "Reliance" finissait avec une avance de 1 minute et 19 secondes.

	Départ	Finale
Reliance	11.00.36	2.15.30
Shamrock III	11.02.00	2.20.10
	Temps écoulé	Temps corrigé
Reliance	3.14.54	3.14.54
Shamrock III	3.18.10	3.16.13

Au moment où nous mettons sous presse, le "Reliance" l'emporte sur le "Shamrock" dans une troisième course.

UNE SOIRÉE AU CAFÉ CHANTANT

A travers la fumée, nous aperçûmes deux ou trois places vides, où nous n'arrivâmes point sans difficulté. Quelle atmosphère ! Quelle odeur mêlée de tabac, de spiritueux, de bière et de gaz ! C'était la première fois que j'entraais dans ce lieu, la première fois que je voyais des femmes dans un café fumant. Nous avions autour de nous, non seulement des femmes, mais des "dames".

Il y a vingt ans, on eût inutilement cherché ce spectacle dans tout Paris. Visiblement, ces dames avaient traîné là leurs varis vaincus ; l'air dépité et empêtré de ces malheureux le proclamait assez haut. Mais, pour elles, à peine semblaient-elles dépaysees. Il avait raison, ce vieux et honnête valet de chambre, qui me disait un jour, parlant de sa marquise, tout à fait dévoyée :

—Monsieur, on ne sait pas ce qu'un maladroit peut faire d'une femme comme il faut !

Et qu'est-ce que la femme "comme il faut" ne peut pas faire aussi d'un maladroit ? La présence de ces femmes "comme il faut" donnait à l'auditoire un cachet tout particulier de débraillage : le débraillement social !

Nous avions encore une demi-heure à attendre, toutes les places étaient prises. Il passa quelques sujets inférieurs, des petites voix glapissantes, des miaulements, rien qui justifiait la surtaxe du verre de bière. Un ténor chanta je ne sais quoi ; une demoiselle, deux demoiselles chantèrent je ne sais quoi. On me dit que c'étaient des demoiselles de trois ou quatre mille francs tout au plus ; elles étaient vêtues sans aucune simplicité. Un baryton se fit applaudir. Il avait une jolie voix et la mise la plus funèbre du monde. On eût dit un ancien représentant du peuple, de ceux de la Montagne, qui "pensaient" et qui se piquaient de tenue ; M. de Flotte, par exemple. Ce baryton ferait figure dans nos troubles à venir que je n'en serais pas étonné. Il chantait :

Un nid, c'est un tendre mystère,
Un ciel que le printemps bénit.
A l'homme, à l'oiseau sur la terre,
Dieu dit tout bas : Faites un nid !

Ces culoteurs de pipe, tous fort loin de leur nid pour le moment, et peu pressés d'y rentrer, écoutaient cela d'un oeil attendri ; les "petites dames" retenaient à peine leurs larmes ; les dames "comme il faut" faisaient "très bien" du bout des doigts. Le baryton, froid comme glace,

en habit noir, en gants blancs, en barbe de quadragénaire, suçait le dernier couplet sans perdre sa figure d'homme qui vient consulter les lois de Minos. Enfin, il fit un profond salut, se retira, fut rappelé, resalua, se retira à reculons, et la salle tout entière frémit... ELLE allait paraître, un tonnerre d'applaudissements l'annonça.

Je ne la trouvai point si hideuse que l'on m'avait dit. C'est une fille assez grande, assez découlée, sans autre charme que sa gloire, qui en est un, il est vrai, du premier ordre. Elle a, je crois, quelques cheveux ; sa bouche semble faire le tour de la tête ; pour lèvres, des bourrelets comme un nègre ; des dents de requin. Une femme auprès de moi l'appelait "un beau brun". En somme, — mais j'ai peut-être aussi un rayon de gloire dans l'oeil, — ce n'est pas la première venue.

Elle sait chanter. Quant à son chant, il est indescriptible, comme ce qu'elle chante. Il faut être Parisien pour en saisir l'attrait, Français raffiné pour en savourer la profonde et parfaite ineptie. Cela n'est d'aucune langue, d'aucun art, d'aucune vérité. Cela se ramasse dans le ruisseau ; mais il y a le goût du ruisseau, et il faut bien trouver dans le ruisseau le produit qui a bien le goût du ruisseau. Les Parisiens eux-mêmes ne sont pas tous pourvus du flair qui mène



LA FANFARE DE TEMPÉRANCE DE MONTRÉAL

Photo Laprés & Lavergne, 360 rue St-Denis

à cette truffe. Lorsqu'elle est assaisonnée, ils la goûtent. Notre chanteuse a ses trouvères attirés qui lui proposent l'objet, et elle y met subrepticement la sauce.

Elle joue sa chanson autant qu'elle la chante. Elle joue des yeux, des bras, des épaules, des hanches, hardiment. Rien de gracieux ; elle s'exerce plutôt à perdre la grâce féminine ; mais c'est là peut-être le piquant, la pointe suprême du ragoût. Des frémissements couraient l'auditoire, des murmures d'admiration crépitaient dans la fumée des pipes à certains endroits dont l'effet, cependant assuré, défie toute analyse. Dites pourquoi l'Alsacien s'épanouit à l'odeur de la choucroute ?

La musique a le même caractère que les paroles ; un caractère de charge corrompue et canaille, et d'ailleurs morne comme la face narquoise du voyou. Le voyou, le Parisien naturel, ne pleure pas, il pleurniche ; il ne rit pas, il ricane ; il ne plaisante pas, il "blague" ; il ne danse pas, il "chahute" ; il n'est pas amoureux, il est libertin. L'art consiste à ramasser ces ingrédients dans une chanson, et les auteurs y arrivent neuf fois sur dix, la chanteuse aidant. Le succès est en rapport avec la dose.

Tout cela sent la vieille pipe ; la fuite de gaz,

la vapeur de boisson fermentée ; et la tristesse réside au fond, cette tristesse déserte et plate qu'on appelle l'ennui. La physiologie générale de l'auditoire est une sorte de torpeur troublée. Ces gens-là ne vivent plus que de secousses ; et la grande raison du succès de certains "artistes", c'est qu'ils donnent la secousse plus forte. Elle passe vite, l'habitué retombe dans sa torpeur. Le spectateur d'occasion se hâte de sortir et d'aller respirer l'air pur de la rue.

Pour être juste, ces représentations sont bien organisées, et j'ai pleinement admiré l'art du programme. La grande chanteuse est entourée de satellites très inférieurs. Son morceau est précédé d'une avant-garde de romances nigaudes ; l'on place au plus près tout ce qu'il y a de doucereux : "Faites un nid !" Et, après ce fromage blanc, tout de suite, l'ail et l'eau-de-vie surpoivrée, le tord-boyoux tout pur de la demoiselle. Le heurt est violent, et comme on dit dans la langue du lieu : "Ca emporte la gueule."

Mais cette gueule, puisque gueule il y a, cette gueule animale ne savourera plus le pain, ni l'eau, ni le vin, ni les fruits, et il faut lui offrir désormais une chair corrompue.

LOUIS VEUILLOT.

DE L'AMITIÉ

Tout le monde convient que rien n'est plus difficile que d'entretenir l'amitié jusqu'à la fin de la vie, parce qu'il arrive souvent que ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre, ou qu'on ne pense pas l'un comme l'autre sur ce qui concerne l'Etat. De plus, on ne saurait nier que l'âge et l'adversité ne changent le plus souvent les inclinations des hommes. Ne voit-on pas les jeunes gens quitter ceux qu'ils avaient tendrement aimés dans leur enfance, pour une contestation sur des avantages qui ne peuvent être communs aux uns et aux autres ? L'opposition des intérêts fut toujours fatale à l'amitié la plus vive. On dit communément que l'avarice est pour l'amitié le fléau le plus dangereux. Il arrive aussi que les discussions sur ce qui regarde l'honneur inspirent une haine mortelle à ceux qui étaient le plus étroitement liés.

—Viens ici, mon chéri. J'espère que tu n'as pas peur de ton gros oncle ?...

—Oh ! non, car apa dit que je suis un petit homme, et d'ailleurs, j'ai bien osé regarder en face l'énorme éléphant du cirque.

ESSAIS INÉDITS

LES TROIS SŒURS

Bras dessus, bras dessous, trois soeurs courent le
[monde,
Fauchant, à tour de bras, et la brune et la blonde,
Et fermant pour jamais les yeux noirs, les yeux
[bleus ;
De l'amour, le plus pur, éteignant les doux feux ;
Moissonnant les humains, et le fils et le père,
Et le frère et la soeur, et la fille et la mère ;
Les sages et les fous ; l'enfant dans son berceau ;
Le vieillard, l'homme fait, et le docte et le sot ;
Le serf sur son grabat, et le roi sur son trône ;
Le fidèle à l'église, et le pasteur au prône ;
Sans pitié, sans regret, sans trêve ni merci,
Dans les bras de la mort, étouffant le souci,
Les plaisirs, les chagrins, les espoirs, les alarmes,
Le crime et la vertu, les rires et les larmes ;
Semant, à grands sillons, l'invincible terreur,
L'épouvante sans nom, le dégoût et l'horreur ;
Immolant sans égards, d'une rage jalouse,
Un époux adoré aux genoux de l'épouse,
Et noyant l'univers dans un rouge océan
De larmes, de douleurs, de crimes et de sang.

Ces trois soeurs ont pour nom : Guerre, Famine,
[Peste !
Préservez-nous, ô Dieu, d'un trio si funeste !

I

LA GUERRE

La guerre a le front ceint d'une bande écarlate ;
Sa voix comme un clairon résonne, sonne, éclate,
Ebranlant dans les cieux les astres offensés,
Et secouant les morts dans leurs tombeaux glacés.
Sur son sein demi-nu l'on voit en lettres rouges,
Comme on en voit, la nuit, sur la porte des bouges,
Ces mots : Massacre ! Vol ! Pillage ! Meurtre !
[Sang !...
(Un poignard à la main et les cheveux au vent,
De ses flancs entr'ouverts s'échappent des furies
Comme des loups gorgés quittant des ber-
[geries...)
Ses yeux sanguinolents sont effrayants à voir,
Sortant de leur orbite et suant du sang noir ;
Et sa lèvre lippue, affreusement pendante,
Bavant le sang, l'écume, impure, dégoûtante,
Se plonge avidement dans une coupe en fer
Empruntée à Satan et forgée en enfer,
Et pleine jusqu'au bord d'un horrible mélange
De larmes et de sang, et de boue et de fange.

II

LA FAMINE

La famine en haillons, le crâne dénudé,
Jaune comme un safran, profondément ridé ;
Les yeux creux, hagards, fous, les lèvres entr'ou-
[vertes,
Montrant d'horribles dents, jaunes, noires ou
[vertes ;
La mâchoire branlante et le bras droit ballant ;
Le pas lourd, accablé, vacillant et tremblant,
La famine en haillons, la face convulsée,
Blême jusqu'à l'horreur, de points noirs ostracée ;
En deux le corps ployé ; les os perçant la peau,
Gémît, grince des dents... Horreur ! Tout un trou-
[peau
De vermine, de vers, grouille sur son épaule,
S'agitant, se tordant, dansant la carmagnole
Et cherchant à l'envi sur ce corps dénudé
Un morceau d'épiderme, un atôme ridé,
Fouillant, rongant toujours, de plus en plus
[vorace
Laisant à découvert les os, de place en place.
Nullement assouvis par ces débris affreux,
La vermine et les vers se dévorent entre eux.

III

LA PESTE

La peste, dans ses yeux, sur son front, son visage,
Reflète des damnés les tourments et la rage ;
Son corps est un amas de putréfaction,
Semant partout l'horreur, la désolation.

Sur ses lèvres bouillonne, abondante et pressée,
L'écume d'un sang noir, que sa main empressée
Recueille, à gros bouillons, secoue à tous les vents,
Empestant terre et cleux les morts et les vivants,
L'habitant des vallons, le pâtre des montagnes,
Les rois dans leurs palais, les malheureux aux
[bagnes...

Sous ses pas, le gazon se fane, se flétrit ;
La fleur perd ses couleurs, se dessèche et périt ;
Et l'oiseau, brusquement, cessant son doux ra-
[mage,
S'enfuit, quittant son nid, ses petits, son bocage.

Des cadavres noircis partout sont étendus !
Sur la route, là-bas, les humains éperdus,
En vain pressent le pas, la peste délétère
Les couche pour jamais dans la grise poussière.

L'univers, sous les coups de ce triple fléau,
Ne sera plus demain qu'un horrible tombeau ! !
AUGUSTE CHARBONNIER.

NOUVEAUX CARAVANSÉRAILS

Nous n'avons pas, à Montréal, quoi que ce soit
qui rappelle, de près ou de loin, les fameuses bras-
series du quartier latin, à Paris, ces endroits cé-
lèbres, couches-chaudes du talent et du vice, où
George Sand promena ses fantaisies et ses
amours d'"étudiante", où l'on vit Murger, Mus-
set, Verlaine, tous les talents de la bohème.

A n'avoir rien de semblable, nous gagnons sous
le rapport de la moralité ; nous perdons, en révé-
lation du talent qui s'ignore, en pittoresque.

Tout au plus pourrait-on rapprocher de ces
institutions nos restaurants populaires, et par un
point seulement, le moins remarquable : l'infinie
diversité des éléments qu'on y rencontre.

Toutes les nationalités, toutes les races s'y
donnent rendez-vous ; toutes les langues s'y par-
lent ; on y trouve des représentants de toutes les
classes de la société : jeunes et vieux, riches et...
pingres ; pauvres, — puisque j'en suis ; — arti-
sans, ouvrières et filles de bureau ; avocats,
clercs, commis, marchands, industriels, représen-
tants de toutes les catégories les plus diverses et
les plus dissemblables de la société.

Là, on a — prodige du bon marché ! — un re-
pas complet : potage, plat de résistance, légumes,
liquides, pain et beurre, pour la modique somme
de quinze centimes.

Le paysan, naïf et modéré à la fois, est assis,
avec toute sa famille, les jours de marché, à côté
du fûté travailleur de l'usine voisine.

La santé et la bonne mine des premiers con-
trastent étonnamment avec le teint blafard du
second et son air affaissé, jurent dans l'atmos-
phère terne, chargée de lourdes vapeurs, entre
les quatre murs gris, dans cet espace encombré
où les garçons de table circulent à grand' peine
et d'où le parfum des champs est absent.

Le rat des champs dans la cuisine du rat de
ville, quoi !

Tous les métiers y fraternisent.

A la porte, il y a toujours deux ou trois voitu-
res, dont les conducteurs poussiéreux et sales
avalent précipitamment leur soupe en surveil-
lant l'attelage du coin de l'oeil.

Les étudiants ont, dans certains de ces restau-
rants, une table à eux, et l'hôtesse les traite vrai-
ment en mère : elle compte peut-être quelqu'un
des siens dans la troupe folle et gaie ?

Il est piquant de voir le monsieur décaqué, se
sustentant, à quinze sous, d'observer ses belles
manières, à côté du journalier, qui mange sans
tant de façons, avec un appétit maladif et pénible
à voir, avec des gens qui ne peuvent arri-
ver à récupérer les forces qu'ils perdent.

La majorité des dîneurs avalent comme des
loups, sans mot dire. On change si souvent de
place qu'on peut être vingt jours sans retrouver
le même voisin. Ajoutez à cela les changements
d'heure et de restaurant...

Il serait intéressant de suivre chaque convive,
de connaître les pensées, les actes, la personna-
lité enfin d'un chacun.

L'espace restreint et la crainte d'abuser de la
patience du lecteur ne me permettent pas d'entre-

prendre cette investigation, de tenter ce travail
d'observation spéciale.

En tout cas, on peut affirmer, sans crainte de
se tromper, qu'à ces endroits le nombre des gens
qui vivent pour manger est restreint, sinon nul.
Ceux qui vont à ces restaurants bon marché sont
bien de ceux qui mangent pour vivre.

Ils sont, le plus souvent, de la race de ceux
"qui sont mangés", — comme le mouton de la
fable.

ALFRED.

EMBARRAS

Elles étaient deux soeurs jumelles qui se res-
semblaient à faire s'y méprendre n'importe qui.
L'une avait nom Armande, et l'autre, Juliette.

Toutes deux, orphelines, demeuraient avec un
oncle à Sainte-Ad...

Or, il leur advint un jour une aventure très
charmante.

Un collègue de Sainte-Ag..., en villégiature
dans leurs parages, avait, par je ne sais trop quoi
d'attrayant en lui, charmé de prime abord Ar-
mande, qui "en tomba amoureuse folle", comme
disent nos braves gens.

Ils passèrent leurs instants ensemble à se con-
ter fleurette. Puis, un beau matin, le jeune hom-
me dit adieu à sa "payse", qui, tout interdite,
en apprenant soudain la nouvelle de ce départ,
ne put ouvrir la bouche que pour recommander :

—Ecris-moi souvent. Ne m'oublie pas, mon
Charles. Moi, j'irai te voir bientôt, car j'ai des
parents à Sainte-Ag... Et tu viendras, toi aussi,
tu me le promets ?

Et Charles lui en fit une promesse sincère qu'il
scella d'un baiser.

Au cours de longs entretiens, il apprit d'Ar-
mande qu'elle avait une soeur jumelle du nom de
Juliette, en promenade, cette semaine-là, à Trois-
Rivières.

—Oh ! tu ne pourrais pas nous distinguer, je
te gage ! avait-elle ajouté ; nous nous ressem-
blons comme deux gouttes d'eau. Notre oncle
lui-même veut nous faire porter des robes de dif-
férentes couleurs afin de mieux nous distinguer.

Un mois s'est écoulé depuis, et que de doux
"poulets" échangés dans ce laps de temps !

Or, ce matin-là, Charles reçut d'Armande une
missive toute rose, annonçant sa venue à Sainte-
Ag... dans quelques heures.

A midi, l'été, et à chaque arrivée de train, la
gare se bonde de gens. C'est un joyeux péle-
mêle de minois, un remuement indescriptible de
chapeaux, de gorges et de toilettes de toutes sor-
tes (car l'étalage des modes anglaises, françai-
ses, américaines et montréalaises y est au com-
plet), et cet ensemble présente quelque chose de
miroitant, de féérique parfois comme un fleuve
argenté, qui s'écoulerait là, doucement, avec un
bruit de frou-frou.

Dans la chasse-croisée des voyageurs, Charles
s'entendit appeler soudain et se trouva face à
face avec deux jeunes filles qui avaient la figure
demi-vollée sous un vaste chapeau en dentelle ;
toutes deux élégamment vêtues d'une toilette
blanche.

—Oh ! Armande ! s'exclama Charles. Mais, les
regardant, interdit :

—Qui donc est Armande ?

—Celle qui t'adore ! fit la "payse", l'embras-
sant.

RENE HICICLE.

Sainte-Agathe-des-Monts, août, 1903.

ÉPURONS NOTRE LANGUE

Ne disons pas :	Disons :
Quelle belle "cérimou- nie",	Quelle belle "céré- monie" ;
Les "ceuz" qui par- tent,	Ceux qui partent ;
Chacune (prononcez chakeune) le veut,	"Chacune" le veut ;
Les "chadrons" étouf- fent le foin,	Les "chardons" étouf- fent le foin ;
Les ivrognes "cham- branlent",	Les ivrognes "chan- cellent" ;
La "champlure" est ouverte,	La "chantepleure" est ouverte ;
C'est un "chantoux" agréable,	C'est un "chanteur" agréable ;
Un train de trois "chars",	Un train de trois "wa- gons" ;

L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS

Le gouvernement anglais vient de voter \$250,000 additionnels à la Commission royale britannique. Il avait déjà octroyé \$150,000 ; le montant total à la disposition de la Commission anglaise, à l'exposition, est donc maintenant de \$400,000.

* * *

M. Hubert-M. Skinner, de Chicago, était à Saint-Louis, ces jours derniers. Ce monsieur est l'auteur du livre intitulé : "Centennial Ode to Louisiana Territory", dont les journaux américains ont tant parlé. En conversation avec les journalistes attachés à l'exposition, M. Skinner dit que le département de sculpture de l'exposition devra remémorer les oeuvres de Chateaubriand, dans les premiers jours du territoire de la Louisiane. L'histoire d'"Atala", que le comte-auteur écrivit dans un wigwam indien, du côté ouest du Mississipi, près de la Nouvelle-Orléans, devint immensément populaire en France aussitôt après sa publication. A cause de cette histoire, le fait qu'elle a été écrite en territoire louisianais, les scènes inoubliables qu'elle narre et son influence au point de vue religieux, en France, à l'époque où la Louisiane devint possession américaine, M. Skinner suggère que des bustes, sinon des statues, de Chateaubriand et de la vierge indienne Atala, soient placés dans un endroit bien en vue sur les terrains de l'exposition.

* * *

La raison commerciale Caldwell et Drake vient d'obtenir le contrat pour la construction de l'édifice particulier de l'Etat de New-York, au coût de \$57,000. La sculpture, comprenant quatre groupes de statues équestres et une fontaine représentant la rencontre des eaux du Missouri avec celles du Mississipi, a été confiée à Philippe Martiny, de New-York, et coûtera \$75,000.

* * *

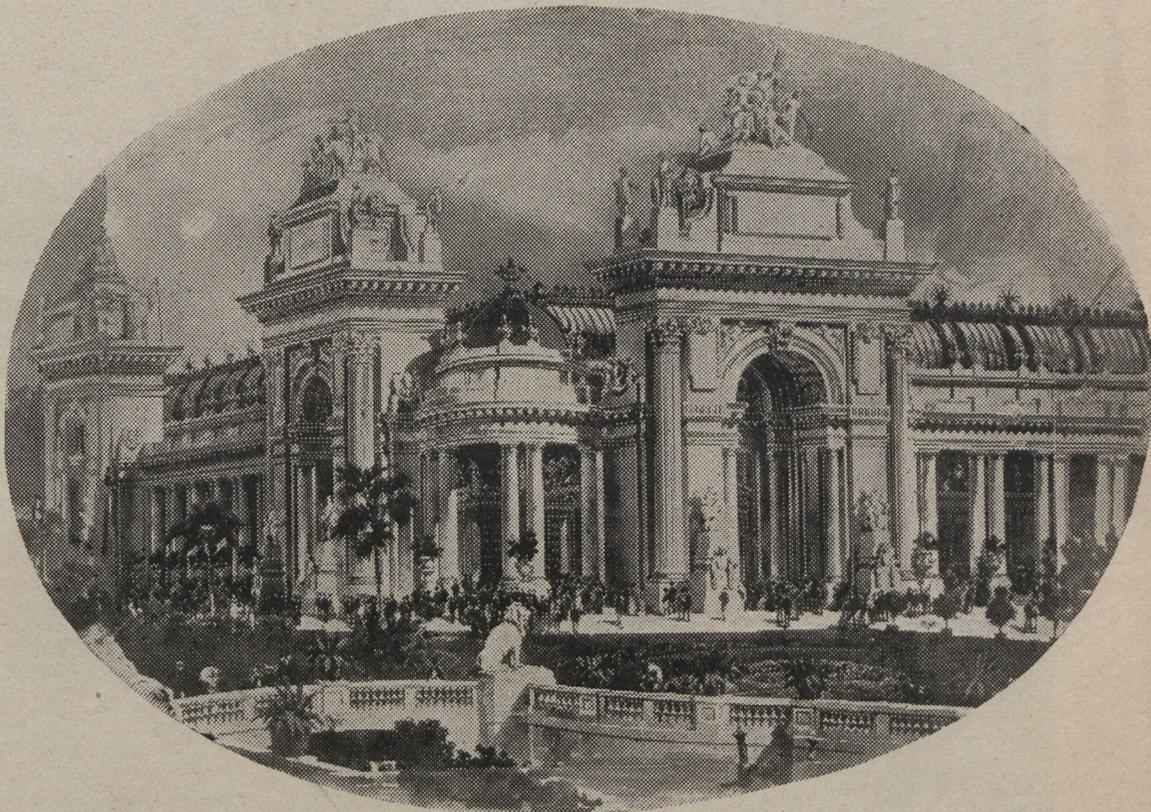
Le principe cardinal du département des exposants à l'exposition est "Vie et Monument". Comme corollaire de ce principe, on est à placer dans le Palais de la "Transportation" une énorme

Locomotive qui devra frapper immédiatement la vue du visiteur alors qu'il fera son apparition dans une des 60 portes de cette vaste construction. Une table tournante, en acier, élevée à environ six pieds du plancher, contiendra cette énorme locomotive, pesant plus de 200,000 livres.

Les roues de la locomotive tourneront à une très grande vitesse, tandis que la table tournante, activée par un pouvoir moteur électrique, tournera aussi, mais moins rapidement. La locomotive se trouvera donc à être visible sur toutes ses faces. La grande lanterne sourde de la locomotive (réflecteur) et celle du fourgon, toutes deux électriques, darderont de leurs puissants rayons

incessamment la construction, est situé sur la partie inférieure du vallon s'étendant entre l'édifice de l'Agriculture et celui de l'Administration. Il est d'un accès des plus faciles et des plus avantageux pour le visiteur.

M. Hutchison demeurera ici avec M. Taylor une huitaine de jours. M. Hay nous a quitté pour se rendre à l'exposition des Trois-Rivières,



Un pavillon angulaire de l'édifice des arts libéraux

où ses services seront requis pendant quelque temps. D'autres lumières électriques, de différentes couleurs, ajouteront une splendeur, jusqu'à aujourd'hui inconnue, à cette manifestation puissante de la traction.

* * *

M. William Hutchinson, commissaire d'exposition canadien, est arrivé ici, accompagné de MM.

Je n'ai pas encore le plaisir de faire connaître à ceux qui me lisent le nom du premier donateur d'une bourse de voyage pour un des élèves pauvres, mais méritants d'un de nos principaux collèges, à l'exposition universelle de 1904. Je dois cependant déclarer que j'ai reçu, depuis ma dernière lettre, deux communications à ce sujet. J'ai répondu à ces deux communications et j'attends des nouvelles.

* * *

Si mes confrères, les journalistes canadiens, avaient une idée des immenses travaux qui se poursuivent ici, je suis certain qu'ils organiseraient une excursion à Saint-Louis, cet automne. Tous les journalistes n'auront pas l'avantage de venir ici, l'année prochaine, pourquoi plusieurs d'entre eux ne viendraient-ils pas nous voir d'ici à la fin d'octobre ? Les mois de septembre, octobre et novembre sont les plus beaux de l'année dans l'Etat du Missouri, la température est tout à fait idéale depuis le premier septembre à la Saint-Michel.

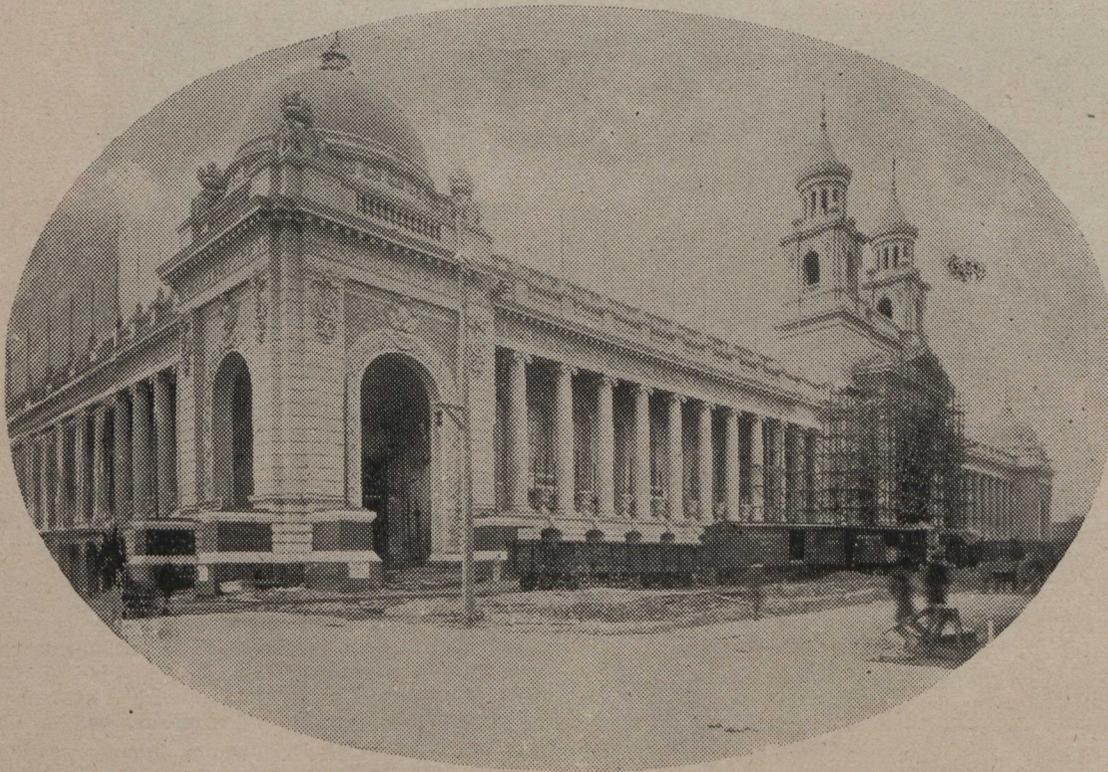
Les propriétaires et éditeurs de journaux devraient saisir cette splendide occasion de reconnaître les dévoués services d'un ou de deux de leurs rédacteurs. Ils en retireraient amplement détails de tout ce qui se passe ici quant à l'exposition.

* * *

M. Samuel Gompers, président de la Fédération Américaine du Travail, vient d'envoyer la communication suivante à M. F.-J.-V. Skiff, directeur des exposants :

"Je suis autorisé par la Fédération Américaine du Travail à préparer un groupe d'objets pour l'exposition de Saint-Louis, et je vous serais obligé de vouloir m'indiquer la quantité d'espace qui pourrait m'être réservé. La Fédération Américaine du Travail figurait à l'exposition universelle de Paris, et elle y a remporté le premier prix. J'ai l'intention de faire figurer la médaille que nous avons alors gagnée parmi les objets que nous exposerons."

LOUIS LARIVE.



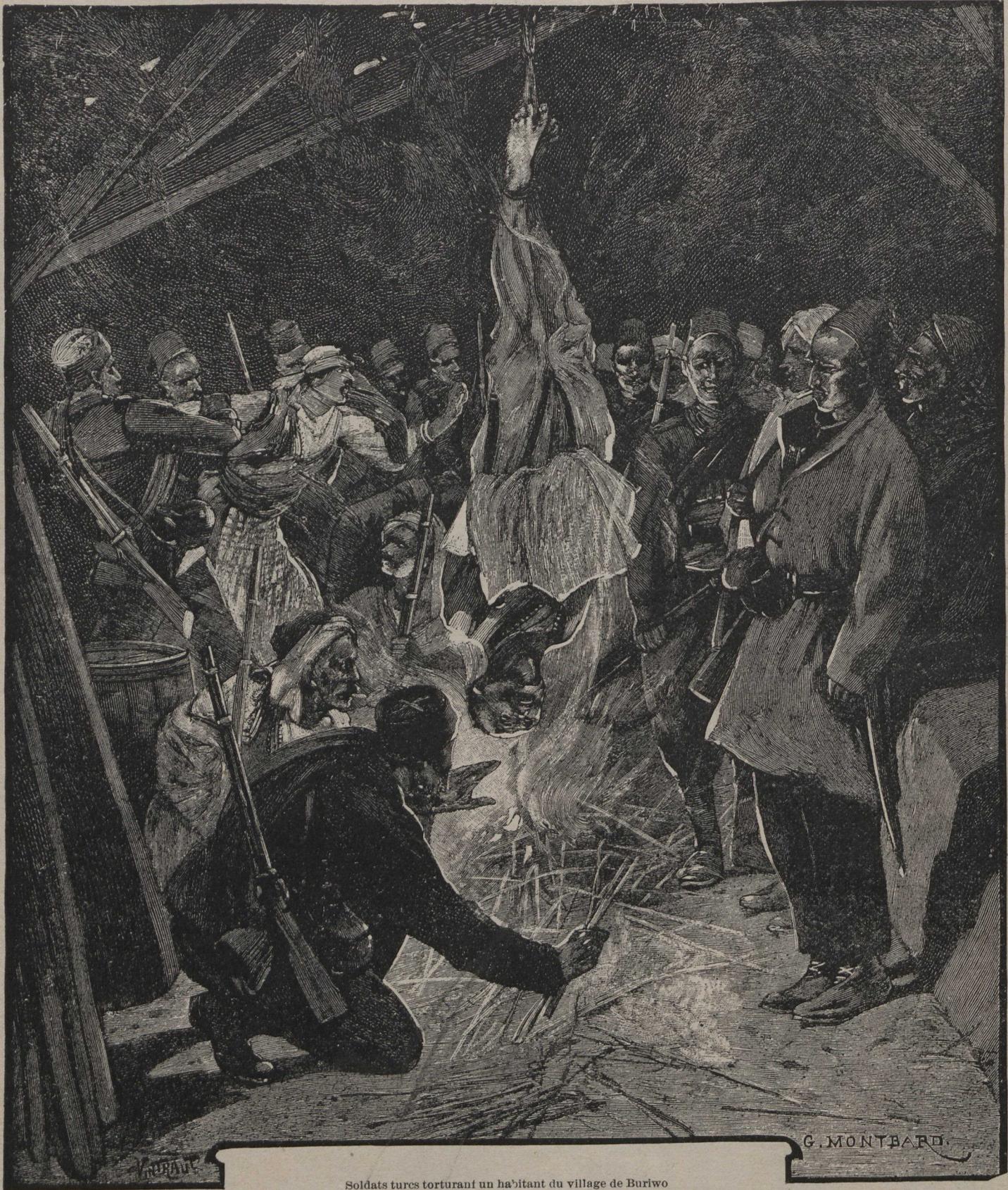
Édifice des industries variées en construction

me locomotive qui devra frapper immédiatement la vue du visiteur alors qu'il fera son apparition dans une des 60 portes de cette vaste construction. Une table tournante, en acier, élevée à environ six pieds du plancher, contiendra cette énorme locomotive, pesant plus de 200,000 livres.

Taylor et Hay, du département de l'Agriculture à Ottawa. Ces messieurs ont eu une longue entrevue avec le président Francis, le secrétaire Stevens et le directeur général des travaux, Isaac-W. Taylor.

Le site de l'édifice canadien, dont on commen-

LA TERREUR EN MACEDOINE



Soldats turcs torturant un habitant du village de Buriwo

La Macédoine, arrachée après la guerre de 1877 au joug de la Turquie, vaincue par la Russie, y était immédiatement après replacée sous la pression de l'Angleterre.

Les conséquences en sont qu'aujourd'hui, l'Europe, si elle intervient activement dans le conflit turco-macédonien, est à la veille de se voir lancée dans une effroyable guerre dont nul ne peut prévoir les complications et la gravité des résultats, ou, si elle laisse faire, de subir l'ineffaçable honte d'assister, l'arme au bras, au massacre en masse de milliers de patriotes dont le seul crime aura été de tenter de se soustraire à une longue et intolérable oppression.

Après des siècles de dure servitude, après avoir supporté toutes les persécutions qu'un vainqueur féroce, cupide, aux instincts de brute, peut imposer à une population désarmée, la victime, exaspérée à la fin, réduite au désespoir, se dresse contre son bourreau, préférant mourir les armes à la main plutôt que de subir davantage ce continuel et effroyable martyre.

D'abord des groupes isolés, résolus à recourir à la force, se formèrent, faibles, sans cohésion ni ressources. Puis, il y a quelques années, une société s'organisait en Bulgarie avec Boris Sarafoff pour chef, ayant pour but avoué l'indépendance de la Macédoine. Afin d'obtenir les fonds nécessaires à l'achat d'armes et de munitions, il levait des contributions forcées, usant de violents moyens d'intimidation pour arriver à ses fins. On le déposa, craignant que ce régime de terreur qu'il inaugurerait ne compromît la cause.

A sa place, on mit, il y a deux ans, Stanisheff, un Macédonien. Mais comme celui-ci marchait sur les traces de son prédécesseur et recourait, lui aussi, trop souvent à des mesures draconiennes, une scission se fit dans l'association et un nouveau parti en sortit, dont Michaeloffski est actuellement le président et Tzontcheff le vice-président, tous deux Bulgares, le dernier ayant donné sa démission de l'armée pour se faire chef de partisans.

Ces deux associations distinctes agissent paral-

èlement et, quoique différant sur le mode d'opération, sont une et l'autre d'accord pour le but final : délivrer la Macédoine de la domination turque.

L'une, le "Comité de Sofia", étudie et discute les projets d'une façon pour ainsi dire constitutionnelle, et est l'auxiliaire de la seconde, active et militante, connue sous le nom de "Société centrale ou de l'intérieur", celle avec qui auront à compter la Turquie et les puissances.

Toutes les femmes, tous les hommes valides, même des vieillards, se sont enrôlés sous ses ordres.

Même les dissentiments religieux, si fréquents auparavant, ont cessé. Chrétiens orthodoxe et chrétiens schismatiques, qui auparavant se querrelaient si furieusement à propos de dogmes, sont unis maintenant dans leur haine commune contre le Turc.

Le Comité est prêt à frapper partout à la fois à son heure, et aucune mesure du gouvernement

de Sofia ne pourra jamais arrêter le mouvement révolutionnaire en Macédoine.

Il fallut les massacres de l'automne dernier pour appeler l'attention des pouvoirs sur le cas de la Bulgarie.

Ils furent le résultat de l'insistance de Tzontcheff à vouloir précipiter les choses en provoquant un soulèvement. Les Macédoniens de Baslock s'y opposèrent, lui remontrant avec raison que, tout en étant prêts eux-mêmes, leurs frères des autres districts ne l'étaient pas encore, et que, en conséquence, il valait mieux reculer la date du mouvement. La discussion s'envenimant, on en vint des paroles aux coups, et une sanglante rencontre eut lieu entre les deux partis.

Les Turcs saisirent l'occasion que leur offrait cette tentative avortée d'insurrection pour sévir avec une implacable rigueur, sous le semblant de rechercher les "komitadjis", ou membres du comité, de se saisir des armes cachées. Durant tout un mois ils perquisitionnèrent chez les habitants, et les boucheries d'hommes, de femmes, d'enfants, les tortures, les pillages se succédèrent sans interruption.

A Bansko, le centre du mouvement révolutionnaire ; à Dobrinishtza, Elshnitsza Batchwo, au nord de la Macédoine, et dans tout le reste du pays également, les soldats et les zaptiés arrivèrent au milieu de la nuit, forçant les portes des maisons, les fouillant de fond en comble, crevant les toits, défonçant les planchers et les murs, fusillant, lardant de leurs baïonnettes les habitants affolés, leur fracassant la tête à coups de crosse, les battant jusqu'au sang, sans épargner les enfants, les femmes ; pillant et incendiant ensuite les habitations, torturant leurs victimes pour les forcer à avouer où ils cachaient soit des armes, soit leur argent, pour s'en emparer. En outre, ils saccageaient les églises et les transformaient en écuries pour leurs chevaux.

Dans le village de Buriwo, après avoir suspendu un de ces infortunés à une solive du plafond de sa maison, au-dessus d'un brasier ardent, ils le brûlèrent à petit feu, forçant sa femme à être témoin de sa cruelle agonie.

A Drenovo, ils cuisaient un boulanger dans son four. Ailleurs, ils arrachaient tous les poils de la barbe à un pope et le rouaient de coups. Dans un village du district de Djumaïa, à Gradwo, ils coupaient les oreilles et le nez à un paysan et lui arrachaient les yeux. A certains, ils tranchaient les mains et les pieds. Sur les routes, les Arnauts guettaient les malheureux cherchant à s'enfuir, les dépouillaient et les tuaient. Durant un long mois, le "Mois noir", ainsi que le désignent les Bulgares, l'atroce persécution dura.

De toutes parts, les populations épouvantées s'enfuyaient, traquées par leurs assassins, qui les abattaient en chemin.

Près de quatre mille femmes et enfants parvinrent à passer la frontière. A peine vêtus, n'ayant pu se munir de provisions suffisantes, ils gagnèrent les défilés des montagnes couvertes de neige, les uns dans leurs lourds chariots de bois, aux roues massives faites de blocs de bois ajustés avec des chevilles, les autres à pied.

Une partie succombait en route de froid et de fatigue ; les autres arrivaient, exténués, gelés, mourant de privations, en Bulgarie, où les habitants les recueillaient, les soignant, les habillant et pourvoyant à leurs besoins.

Constamment sous la menace d'une perquisition arbitraire, de coups, de spoliations, d'outrages de toutes sortes, le Macédonien vit dans des transes perpétuelles ainsi qu'un animal aux abois devant une meute de chiens. Abruti par l'excès de ses maux, il ne quitte son logis que forcé par la nécessité, ne pouvant faire un pas au dehors sans avoir à exhiber à tout venant, soldat, fonctionnaire ou simple particulier, son tiskereh (passe-port), n'osant se risquer sur les routes de crainte d'être dévalisé par les patrouilles, s'il a de l'argent sur lui, ou battu s'il n'en a pas, ou bien d'être traitreusement assassiné par des rôdeurs arnauts ou des gomakes, ses propres concitoyens ayant adopté la religion musulmane.

Et c'est partout dans le pays que s'étend cette effrayante tranquillité, que pèse ce silence de mort maintenu par des milliers de baïonnettes. Des bandes de zaptiés à poigne soumettent les habitants aux pires vexations ; d'après collecteurs d'impôts leur réclament deux ou plusieurs fois leur dû, tandis que les caïmakans brutaux, les cadis (juges) prévaricateurs donnent invari-

blement gain de cause à leurs propres co-religieux.

Sur toutes les figures est empreinte cette indéfinissable expression de tristesse morne, d'effroi et de méfiance des opprimés. A peine, durant la journée, se hasardent-ils à sortir, astreints par le besoin, rapportant une brassée de branches de pin pour leurs chèvres et quelques aliments pour eux-mêmes, du bois pour le foyer, se gardant bien de dépasser les limites de leur circonscription. Taciturnes, timides, ils s'en vont tout inquiets, la démarche furtive, avec un air de chiens battus prêts à se jeter dans un fossé ou se dissimuler derrière une haie à l'apparition d'un piquet de cavaliers ou d'une escouade de zaptiés. Dès la tombée de la nuit, ils se terrent dans leurs maisons en barricadant les portes, se gardant d'en franchir le seuil de peur de se voir appréhendés au corps par un veilleur de nuit, bousculés ou bâtonnés par une patrouille faisant la ronde.

"On n'élèvera une Macédoine autonome que sur mon cadavre !" s'est écrié le sultan aux premiers bruits de demande de réformes. Et un de ses plus hauts officiers corroborait ses paroles en disant : "La Macédoine sera indépendante quand le dernier soldat turc aura été tué."

On n'obtiendra l'autonomie de la Macédoine, c'est-à-dire la chute de l'empire ottoman, qu'à la pointe des baïonnettes. La Russie et l'Autriche le savent pertinemment. La proposition de réformes soumise au sultan est-elle une odieuse comédie jouée entre compères, sur le dos des Macédoniens, pour duper l'opinion publique, parce que ni l'une ni l'autre n'est disposée à entreprendre la lutte, faute d'être tout à fait d'accord sur la question du partage éventuel des dépouilles ; ou bien, en honnêtes coupe-jarrets dépourvus de scrupules gênants, se sont-elles attribuées d'avance chacune leur lot, à leur mutuelle satisfaction, qui serait un défi jeté par la chrétienté à l'islam pour la lutte suprême, comédie méprisante ou tragédie sanglante. Qu'aurons-nous demain si l'humanité et la civilisation seules ne guident point les puissances, et surtout l'Autriche et la Russie, dans leur intervention ?

Pendant ce temps, les patriotes s'exaspèrent et le désespoir les pousse aux pires aventures, ils en viennent à adopter la sinistre doctrine des nihilistes. Puisque l'Europe se bouche les oreilles pour ne pas entendre leurs râles d'agonie, ils tentent de la réveiller par le fracas des bombes à la dynamite. De là ces effroables attentats de Salonique, nouveau prétexte à de sanglantes représailles que les bourreaux turcs ont saisi avidement. C'est la folie du meurtre et du sang qui s'empare des deux partis. Quand les esprits sont parvenus à cet excès de tension, on doit s'attendre à tout.

LES ABUS DE LA GRAMMAIRE

Ce n'est pas d'aujourd'hui, hélas ! que nous déplorons les abus de la grammaire. Entre toutes les branches de l'éducation primaire que l'on donne à nos enfants, je n'en connais pas de plus absurde ni de plus néfaste, ni de plus propre à déformer le cerveau de la jeunesse.

Un exemple, un seul, et tous les pères de famille en seront convaincus.

J'ai connu jadis un brave petit garçon, d'intelligence ouverte et vive, qui donnait les meilleures espérances. Docile, studieux et réfléchi, il aurait certainement fait son chemin dans le monde sans cette maudite grammaire. C'était mon camarade de collège. Nous avions déjà usé sur les bancs vermoulués une demi-douzaine de culottes, et nous nous apprêtions à en user bien d'autres quand survint le fatal accident qui devait nous séparer pour la vie.

Nous étions arrivés, au cours de nos études, au chapitre des homonymes. Vous le connaissez, ce chapitre ridicule. Pour vous prouver que des mots qui s'écrivent de la même façon n'ont pas le même sens, on vous inculque les idées les plus saugrenues.

Ainsi, on vous dit : "Les poules du couvent couvent, les fils démêlent les fils." — "Le puits du curé est curé", et autres fadaïses du même acabit.

Or, mon petit camarade, dont l'intelligence était si vive, en fut frappé, au point que ce fut pour lui une révélation, bientôt une véritable obsession.

Il répétait tout le temps :

— "Les poules du couvent couvent, les fils démêlent les fils, etc., etc." Et, sa jeune imagination travaillant, il voulut multiplier les exemples jusqu'à s'absorber tout entier dans cet exercice.

Il devint sombre, préoccupé, taciturne. Quand on lui adressait la parole, il vous regardait d'un air hébété et vous répondait des phrases comme celles-ci :

— "Nous portions des portions, nous rations des rations, nous opinions contre nos opinions, il convient qu'ils nous conviennent", etc., etc.

Jugez de la douloureuse stupeur de ses parents, lorsqu'ils vinrent le voir, aux vacances de Pâques. Comme son père l'interrogeait pour savoir ce qu'il faisait en classe :

— "Ce que nous faisons ?..." lui dit mon petit camarade, comme s'il sortait d'un rêve, ah ! voilà !...

Et, penchant la tête sur sa poitrine, il récitait, tel un phonographe débitant des paroles scrupuleusement enregistrées :

— "Eh bien, nous nous battons avec des bâtons, nous lions des lions, nous oignons des oignons, nous jetons des jetons..."

J'étais bien jeune alors, mais je me souviendrai toujours du regard consterné qu'échangèrent le brave monsieur et la brave dame qui étaient les parents de mon infortuné camarade. A un moment, la brave dame essuya une larme du coin de son mouchoir, et je l'entendis qui murmurait :

— "Mon pauvre enfant, tu n'y es plus !"

Alors, le petit se redressa, et, subitement exaspéré :

— "Jé n'y suis plus ! je n'y suis plus ! Mais vous ne voyez donc pas les traits que nous décochons à des cochons ? Mais ici, nous nourrissons des nourrissons et nous poissons des poissons en pliant de pliants ! Préférez-vous que nous professions des professions, que nous inventions des inventions ou que nous pensions aux pensions ?"

Décidément, cet enfant était au-dessus de son âge. Ses parents, justement alarmés, le retirèrent du collège. Qu'en firent-ils, je n'en sais rien. Ce que je puis dire, c'est que je le rencontrai nombre d'années après. Nous étions devenus tous deux des hommes. Moi, j'avais ce bon teint fleuri, cette bonne figure réjouie que vous me connaissez, et qui annonçait chez moi l'absence de tout souci appuyée sur le plus profond égoïsme et la plus parfaite inconscience. Lui, au contraire, il était pâle hâve, chétif, voûté, minable. Je causai avec lui un moment. Et comme nous échangeions nos souvenirs d'enfance, il hochait tristement la tête :

— "Ah ! le bon temps, me dit-il ; nous n'avions pas de tourments alors ; nous relations des relations, vous lanciez des lanciers, nous coupions des croupions, nous escortions des "escorpions" ! Tandis que maintenant, nous prisons les prisons, nous mêlons des melons, nous pilons avec des pilons, nous violons des violons, et nous mourons faute de mouron !"

Je l'avoue à ma honte, je n'eus pas le courage d'en entendre davantage. Je m'enfuis comme un lâche, redoutant pour moi-même la contagion.

Je n'ai revu mon ami que tout dernièrement. Il était dans une maison de santé. Plus maigre et plus pitoyable que jamais, il était occupé, avec d'autres compagnons de misère, à édifier dans le jardin de l'établissement de bizarres petites constructions à l'aide de terre et de sable.

Comme j'interrogeais le directeur sur les cas de ces malheureux, il me répondit de cet air de détachement que donne l'habitude de côtoyer les pires infortunes :

— "Pauvres gens ! Vous voyez à quoi ils passent leur temps : ils bâtissent des bâtisses, mais les monuments qu'ils édifient vous édifient. Quant à votre ami, il n'y a aucun espoir. Depuis qu'il est ici, il maintient son maintien."

Et je partis, la mort dans l'âme, constatant que le directeur était, lui aussi, une victime de la grammaire.

LORD CHEMINOT.

Toto, qui souffre beaucoup d'une dent :

— "Maman, dit-il avec décision, moi, je veux que cette dent s'en aille."

— "Eh bien ! mon enfant, nous irons voir le dentiste pour qu'il te l'arrache."

— "Non, non, pas le dentiste, ça me ferait mal !..."

— "Comment faire, alors ?"

— "Tu sais bien... donne-moi beaucoup de dragées, puisque tu dis toujours que ça fait tomber les dents toutes seules."

LES SORCIERS ET LE "MERVEILLEUX" À TRAVERS LES AGES

Imposteurs et chercheurs.—Traces de la sorcellerie dans l'antiquité.—Le moyen-âge.—Les rebouteurs.—Somnambules modernes.—Malebranche et les loups-garous.—Sorcières célèbres.—Les fakirs de l'Inde.—Impuissance du cerveau humain.

Un récent procès que les tribunaux de Berlin ont été appelés à juger, a ramené l'attention du public sur certains "professionnels du merveilleux". Une femme, Anna Rothe, qui passait depuis longtemps pour un médium éprouvé, fut prise sur le fait, alors qu'elle sortait maladroitement des plis de sa robe, des gerbes de fleurs venues, disait-elle, du monde invisible de l'au-delà.

Cette grossière supercherie lui attira une condamnation à un an et demi de prison.

Sans nous arrêter à ce fait qui prouve simplement que les Allemands sont quelquefois naïfs, constatons que, chez eux comme partout ailleurs, il existe des simulateurs et des spirites de mauvaise foi.

Ce serait faire preuve d'ignorance et de parti pris que de confondre les éternels exploités de la crédulité humaine avec les chercheurs qui, devinant des forces que nous ignorons encore, s'attaquent à des problèmes troublants en présence desquels le cerveau s'affole et les nerfs se détachent.

Parmi tous les sorcières et les magiciens de l'antiquité et du Moyen-Âge, il y a eu des savants indiscutables qui ont été les précurseurs de ce spiritisme scientifique dont on retrouve les traces dans les religions de l'Inde, et qui n'a rien à voir avec les médiums mystificateurs ou leurs tours de prestidigitation.

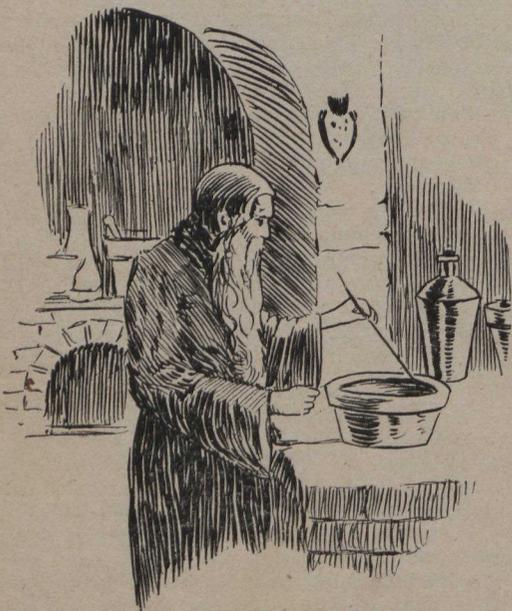
TRACES DE LA SORCELLERIE DANS L'ANTIQUITE

Le surnaturel et le merveilleux ont donc toujours eu un puissant attrait pour l'homme. Amonceler impunément des malheurs sur l'ennemi que l'on redoute, posséder des secrets que les autres ignorent, trouver le moyen de s'enrichir, et surtout, connaître l'avenir : tels sont les mobiles qui, de tous les temps, ont fait agir les jaloux, les égoïstes, les ambitieux. C'est en Égypte, sur les parois des tombeaux abrités par les pyramides, que l'on trouve les traces les plus anciennes de ces mystérieuses pratiques.

Les savants ont pu traduire des recettes magiques contre les piqures et les morsures de certains animaux venimeux. Ils ont découvert des papyrus sur lesquels ont été tracées des formules permettant d'évoquer les morts, d'appeler ou de mettre en fuite certains démons.

En Assyrie et en Chaldée — à Ninive plus particulièrement — on a pu lire, sur les tablettes des temples, de ces mêmes versets magiques qui n'étaient appris que par les prêtres et appliqués par eux seuls aux manifestations surnaturelles.

Le premier des sorcières aurait été Thoth, dont les écrits renfermaient le "secret de diriger l'univers entier".



Un alchimiste cherchant la pierre philosophale

Ces croyances se retrouvent en Grèce, où prêtres et pythonisses dévoilent l'avenir aux pè-

riels qui venaient les consulter du bout du monde. Rappelons la légende de la belle Circé, la Pythie de Delphes, etc.

L'antiquité romaine est pleine elle aussi de récits semblables : les devins et les augures évoquent les puissances infernales ou les ombres des morts.

LE MOYEN-ÂGE

Si nous nous rapprochons des temps modernes, nous voyons que le Moyen-Âge est, par excellence, l'époque des sorcières. Toutes les formes du merveilleux sont en vogue. On vit pour ainsi dire dans la fumée des creusets où les alchimistes cherchent la pierre philosophale et l'élixir de longue vie. C'est le temps de la "Kabbale" qui reprend les vieilles données égyptiennes ; c'est le siècle de l'envoûtement. L'envoûtement consistait à modeler une poupée de cire à l'image de l'ennemi qu'on désirait atteindre. Pour blesser cet ennemi, il suffisait de percer d'une pointe acérée, suivant des rites spéciaux, et à l'endroit qu'on voulait rendre vulnérable, cette poupée revêtue du même costume que la victime.

C'est encore du Moyen-Âge que date la croyance populaire du Sabbat, la grande réunion nocturne où les sorcières, à cheval sur un bâton, tenaient leurs assises sous la présidence des démons et du diable lui-même, qui, pour la circonstance, se changeait en un bouc effroyablement cornu !

LES SORCIERS MODERNES

Aujourd'hui, les sorcières existent encore. Il n'est pas de pays qui n'en abrite quelques-uns. Non contents parfois de "jeter des sorts" ou de les combattre, de soigner les bestiaux et de renseigner sur l'avenir, ils font une véritable concurrence aux médecins du pays et demandent aussi des honoraires respectables.

Il est vrai qu'ils opèrent souvent des guérisons extraordinaires. Quel est celui d'entre nous qui n'a pas à citer un fait étonnant dont il a été témoin ou qu'on lui a raconté : brûlures, fièvres guéries instantanément, rhumatismes invétérés disparus comme par enchantement, à la suite de cérémonies ou simplement paroles mystérieuses. Le sexe de ces sorcières diffère suivant les contrées. Ce sont tantôt des gardeurs de troupeaux, tantôt de ces vagabonds comme chaque village en possède, simples d'esprit dont la vie reste un mystère ; quelquefois, de vieilles paysannes qui se font une spécialité de soigner telle ou telle maladie.

Dans la Corrèze, dans les Ardennes, dans la Meuse, en Auvergne et surtout en Bretagne, la puissance de ces sorcières est reconnue et redoutée. Les uns guérissent les maladies en les transmettant à un arbuste ou à une plante ; les autres, en faisant des massacres accompagnés de prières en une langue inconnue. Dans les pays où l'hiver ramène encore les loups, on les rend inoffensifs en prononçant sous la lune certaines paroles magiques. A Trégulier, on croit encore au pouvoir de quelques sorcières capables d'attirer la colère de saint Yves sur l'ennemi qu'on leur désigne.

LES SOMNAMBULES DE PROFESSION

Mais les sorcières modernes ont peut-être dans les grandes villes une clientèle encore plus nombreuse. Les annonces des journaux sont pleines de ces adresses de somnambules et de médiums.

Il y a des gens, sceptiques pour toute autre chose, qui n'entreprendraient rien sans aller consulter auparavant leur tireuse de cartes habituelle. Les spécialités de ces sorcières en appartement sont aussi curieuses que variées. Les plus répandues lisent simplement dans la main ou tirent les cartes. Tout le monde a entendu parler du marc de café.

Mais ce ne sont pas là les seuls moyens de révéler l'avenir. Il en est d'autres, moins connus. Tels : les allumettes surnageant de certaines façons sur l'eau ; les aiguilles tombées au fond d'une assiette ; le plomb bouillant précipité dans un baquet et figé ; ou encore — comme dans tous les ateliers de couture — les épingles jetées à poignée sur une table et formant des dessins auxquels on donne un sens, etc.

MALEBRANCHE ET LES LOUPS-GAROUS

On a écrit des volumes sur les sorcières : Maury, Figuière, Michelet lui-même ont été attirés par cette question du merveilleux. Mais bien avant eux un grand philosophe de bon sens s'en était

occupé, cherchant à mettre en garde contre eux-mêmes les visionnaires inconscients.



La tireuse de cartes

C'est Malebranche qui, dans son ouvrage "de la recherche sur la vérité", montre, par exemple, comment peut naître dans les campagnes la légende des loups-garous.

A la veillée, on parle de ces hommes qui, la nuit venue, se changent en bêtes et courent les champs, à la recherche des femmes et des enfants égarés. Un père qui écoute et dont l'imagination est troublée par les vapeurs du vin qu'il a bu, s'en retourne en pensant à tout ce qu'il vient d'entendre raconter. Par une auto-suggestion, — le mot n'était pas encore inventé — il se réveille dans son sommeil, et, persuadé qu'il est loup, le voilà parti comme un fou dans les rues du village, où il s'élançait, en les mordant, sur les passants attardés. Et la population est dorénavant convaincue de l'existence des loups-garous.

"Il s'est trouvé plusieurs fois, conclut Malebranche, des sorcières de bonne foi qui disaient généralement à tout le monde qu'ils allaient au Sabbat, et qui en étaient si persuadés que, quoique plusieurs personnes les veillassent et les assurassent qu'ils n'étaient point sortis de leur lit, ils ne pouvaient se rendre à leur témoignage."

Parmi les sorcières du Moyen-Âge qui mouraient sur le bûcher, combien étaient sincères et se croyaient en rapport constant avec le diable !

SORCIERS CÉLÈBRES

A vouloir énumérer les noms des personnages historiques qui ont été plus ou moins des magiciens ou des sorcières, on entreprendrait un véritable volume. Contentons-nous d'établir la liste rapide et forcément incomplète des plus célèbres.

Après le Thoth Égyptien, la plus ancienne en date parmi les sorcières serait assurément Circé, la demi-déesse dont les charmes attirèrent les voyageurs, et qui usait de sa beauté et de ses sortilèges pour les changer en animaux. On sait l'histoire des compagnons d'Ulysse transformés en pourceaux, et l'amour de la belle magicienne pour le héros qui obtint que ses amis reprissent leur forme primitive.

Le Tasse s'est inspiré de cette légende dans sa "Jérusalem délivrée". long récit au cours duquel les enchanteurs, les sorcières se livrent un combat perpétuel.

Les "Écritures" parlent de Simon le Magicien, qui voulut égaler les miracles du Christ et se tua en essayant de s'élever dans les airs.

Il faudrait citer aussi Gilles de Retz, maréchal de France, qui s'illustra sous Charles VII à la prise d'Orléans, mais qui, rentré sur ses terres, devint lui aussi un sorcier terrible. Une longue procédure établit qu'il retint pendant des années dans son château, des enfants — garçons et fillettes — et qu'il se livra sur eux à d'horribles pratiques que ses vices et ses atroces superstitions expliquent à peine.

Mais avec Gilles de Retz, nous pénétrons dans le domaine de la Magie Noire, qu'un écrivain contemporain, J.-K. Huysmans, a décrite de façon magistrale dans son beau livre : "Là-bas",



Le loup-Garou

Cagliostro en France et Faust en Allemagne furent des sorciers dans leur genre. Mesmer, l'inventeur du magnétisme, fut considéré comme tel, lorsqu'il ouvrait à la science une voie nouvelle, exploitée depuis, suivant de rigoureux contrôles. Plus près de nous encore, Mlle Lenormant, la fameuse devineresse, annonça à Robespierre, à Marat, à Saint-Just, qu'ils périraient sur l'échafaud. C'est elle qui dirigea par ses prédictions l'existence entière de Joséphine de Beauharnais. Le célèbre zouave Jacob, sans cesse poursuivi pour exercice illégal de la médecine, peut être rangé lui aussi dans la catégorie des sorciers ; il guérissait ses camarades au camp des Chalons et fut même appelé en consultation par le maréchal Canrobert.

Faut-il citer enfin le mysticisme étrange des chevaliers de la Rose-Croix, et les révélations surnaturelles de Mlle Couesdon ?

LES FAKIRS DE L'INDE

On le voit, il s'est produit au cours des siècles, par l'intermédiaire des médiums, des devins, des chiromanciens (comme on voudra les appeler), des manifestations extraordinaires et des phénomènes de prescience inquiétants.

Nous dépasserions les limites de cet article en nous étendant sur les progrès contemporains des sciences psychiques et du spiritisme. Leurs adeptes sont légion, et chaque jour il se produit des faits nouveaux, étonnants et inexplicables jusqu'à présent.

Il est cependant une catégorie de sorciers dont il nous faut parler et qui semblent en savoir beaucoup plus long que tous nos chercheurs, sur ces questions étranges.

Ce sont les fakirs de l'Inde.

On les connaît peu ici, et nous devons nous en rapporter, pour ce qui les concerne, aux récits des voyageurs qui sont revenus profondément troublés par ce qu'ils avaient vu.

Avant M. Jules Bois, qui a relaté dans de nombreux ouvrages et dans des séries d'articles très intéressants, les spectacles extraordinaires auxquels il a pu assister, Louis Jacolliot, un des premiers Européens ayant visité les Indes, raconte des faits prodigieux. En dehors des tours d'escamotage et d'adresse qui laissent très loin derrière eux ce que nous pouvons admirer chez nos prestidigitateurs nuisque les fakirs n'ont pour tout vêtement qu'un pagne de toile de huit pouces carrés, Jacolliot, que l'on peut croire comme on croit M. Jules Bois, cite des actes absolument extraordinaires.

"Il est des choses, écrit-il, qu'on ne peut dire après les avoir vues, par crainte d'avoir été sous le coup d'inexplicables hallucinations..."

"Il y a certainement quelque chose, là... !"

Jacolliot a vu le célèbre fakir Chibh-Chondor,

endormir par la seule puissance de son regard des "copra-capels", les serpents les plus dangereux de l'Indoustan. Les effluves magnétiques qui se dégagent de tout le corps de l'Indien, étaient tels que plusieurs assistants — sans même avoir été regardés par lui, — tombèrent en catalepsie. "Les serpents, magnétisés, gisaient tout de leur long sur la dalle, comme des branches de bois mort. Quel ne fut pas notre étonnement de voir que nous pouvions les soulever en les prenant par un bout, comme nous eussions fait d'un bâton."

Après avoir réveillé ces terribles reptiles, le fakir s'approcha d'un des spectateurs, et lui fit quelques passes magnétiques sur les jambes ; instantanément, il fut impossible au sujet de quitter son siège et de marcher. L'Indien le délivra aussi aisément qu'il l'avait paralysé.

Mais ce dont Jacolliot resta le plus émerveillé, ce furent les expériences sur la matière elle-même.

"Ce ne fut qu'un jeu pour notre charmeur, de faire pâlir et d'éteindre à volonté les flambeaux qu'on allumait par son ordre dans les parties les plus reculées de l'appartement, de faire mouvoir les meubles, les divans sur lesquels nous étions assis, d'ouvrir et de fermer les portes, le tout sans quitter la salle sur laquelle il était accroupi."

D'un seul geste, continue le narrateur, Chibh-Chondor arrêta la corde d'un puits, où un serviteur aperçu par la fenêtre, était en train de puiser de l'eau.

Et enfin, ayant demandé une canne, "le fakir appuya sa main gauche sur la pomme, et s'élevant graduellement en croisant les jambes, resta suspendu à deux pieds du sol, aussi immobile qu'une statue, sans autre soutien apparent que la canne qu'on venait de lui donner."

IMPUISSANCE DU CERVEAU HUMAIN

Evidemment, ces récits ne convaincront pas les sceptiques, qui voudraient voir pour être persuadés, et qui, après avoir vu, soupçonneraient encore le "truc" ou le "compère".

Combien, pourtant, parmi ces incrédules ont été saisis d'une peur insurmontable en reconnaissant une "ligne fatale" dans leur main, ou bien, en sentant frémir une table tournante ?

Il est plus sage de ne pas nier de parti pris. Qui sait ? dans un demi-siècle, ces forces à peine connues auront peut-être été asservies par quelque nouvel Edison ? Qu'auraient dit nos ancêtres du siècle de Louis XIV, si on leur avait affirmé qu'un jour viendrait où l'on irait en vingt-deux heures de Montréal à Chicago ; où la vapeur, l'électricité, les sérums et toutes les inventions modernes bouleverseraient le monde.

Toutes proportions gardées, nous sommes dans le même cas, à l'égard des découvertes futures.

Etablissons donc une ligne de démarcation



Les serpents magnétisés gisent sur les dalles

très nette entre les somnambules en chambre, les médiums de casino, les Anna Rothe comme celle que les tribunaux de Berlin viennent de

condamner, en un mot : tous les sorciers exploiteurs, et ces chercheurs aventureux qui s'obstinent à pénétrer l'"Inconnu" qui les hante.

Il n'y a pas que des imposteurs, soyons-en bien assurés, comme le disait Jacolliot : "Il y a quelque chose..." Il faut même un certain courage, quand on est sincère, pour s'attaquer à cet "au-delà" sous quelque forme qu'on le veuille étudier.

Car, en présence de ces problèmes, nos moyens d'investigations paraissent tellement puérils et notre cerveau découvre de si terrifiants abîmes, que l'être humain en perd la raison le plus souvent, et que, parfois, il en meurt !

CHARLES MARTIN.

AMITIÉS DE VILLÉGIATURE

Les gens sérieux et pondérés commettent parfois des illogismes déconcertants.

Parmi les plus sévères dans le choix de leurs relations mondaines, il en est beaucoup dont l'intransigeance abdicque en villégiature.

Dans le courant de l'année ils étudient avec un soin méticuleux toutes les personnes qui tentent de forcer leur intimité, ils veulent connaître leurs antécédents, leur famille, leur opinion politique ; et c'est avec une série de conditions restrictives qu'ils acceptent une nouvelle présentation.

Puis, dès qu'ils ont gagné les champs ou foulé le sable de la mer, les voilà transformés ! Pour avoir le droit de leur parler, pour échanger avec eux des vues morales ou politiques, pour se mêler à leurs parties de plaisir, il suffit d'avoir pris le même billet qu'eux, d'avoir choisi la même station balnéaire, le même hôtel.

On est en août, ils vous confèrent donc étourdiment tous ces privilèges, par la seule raison que vous passez leurs vacances où ils passent les leurs ; n'est-ce pas une inconséquence si énorme qu'elle paraît invraisemblable ?

A vrai dire, les circonstances favorisent et facilitent ces liaisons rapides. Chacun est désœuvré ; on est venu là pour se reposer ; et cette idée seule qu'on n'a rien à faire donne aux journées de loisir des dimensions démesurées ; un homme absorbé par son dur labeur, une mère de famille surchargée par ses multiples devoirs se trouvent-ils tout d'un coup privés d'occupations ? cette inactivité subite les désarçonne par le contraste ; ils regardent aux alentours et constatent la présence d'occasions accidentels et comme eux prêts à saisir une occasion de remplir le calme de leur repos.

La tentation est toute proche. On a vu plusieurs jours de suite les mêmes touristes, ce sont déjà des "figures de connaissance" ; un rien vous rapproche incidemment et la conversation s'entame.

Les premières phrases échangées sont empreintes d'une douce banalité ; de part et d'autre, on se tient sur une réserve aimable, pour éviter tout impair ; on s'attaque à la température, aux saisons, aux récoltes ; puis on se confie de bonnes recettes contre les piqures d'insectes, les rhumatismes, les insomnies ; ensuite, on parle du pays, des excursions à faire, des modes de locomotion pratiques et peu coûteux.

Le lendemain, on se rencontre de nouveau, on se salue, on s'aborde, on rappelle la conversation de la veille, on la complète de quelques "tuyaux" inédits, c'est un pas en avant.

Il ne reste plus qu'à se réunir pour deviser sur la plage, à s'offrir des consommations, à projeter des pique-nique... Le pacte est conclu, c'est une amitié de villégiature ; désormais on multipliera les rapprochements, on se livrera peu à peu, on acceptera les uns des autres ces soins aimables, qui entretiennent une cordiale émulation.

Dans le choix de ces relations on n'a consulté ni la sagesse ni la prudence ; peut-on prendre pour de sérieuses garanties la sympathie réciproque et la parité des manières ? non ; et un commerce ultérieur fait souvent regretter ces intrusions étourdies et étourdissement acceptées.

Et cependant, telle est la force de l'entraînement qu'un père de famille laissera ses enfants partir en promenade avec des inconnus d'hier ; il leur permettra de gravir des rochers avec ces indifférents qui ne sauraient pas les secourir avec dévouement en cas de péril. Il laissera ses filles s'entretenir avec des jeunes gens dont il ne connaît pas la moralité !

Lorsqu'on redoute la monotonie d'une villégiature calme, il faut s'entendre, pour la distraire et l'égayer, avec des amis maintes fois éprouvés.



LE COURONNEMENT DE SA SAINTÉTÉ LE PAPE PIE X, A SAINT-PIERRE DE ROME, LE 9 AOUT

POUR NOS LECTRICES

ÉCHOS DE LA MODE

LA COIFFURE

Voici ce que je lis dans un journal américain : "Trois jeunes filles américaines, miss Narea Rives, miss Nathalie Scheura et miss Cynthia Roches, se préparent à rendre un grand service à tout le sexe féminin en apportant une révolution dans la façon de se coiffer.

"Pendant les dernières chaleurs, miss Rives a fait, en plein midi, son apparition dans la Belle Avenue, avec ses cheveux flottant librement dans le dos, à la manière des petites filles. Miss Scheura trouvant l'idée de son goût, suivit l'exemple donné par miss Rives, ce que voyant, miss Roches ne tarda pas à les imiter, et, comme ces jeunes personnes sont toutes les trois des "leaders" du monde élégant d'ici, il est fort probable que toutes les jeunes filles et peut-être aussi quelques matrones, vont jeter leurs épingles à cheveux à la mer et revenir aux gais rubans de leur enfance."

Pour nous, malheureusement, nous n'en sommes pas encore là, et à l'heure présente, il faut songer à faire de sa chevelure, pendant les quelques mois que l'on passe à la mer, et où les devoirs mondains ne sont pas moindres qu'à la ville, il est, dis-je, de toute nécessité d'être bien coiffée. C'est, vous savez, un secret de beauté qui rend charmantes celles que la nature n'a pas comblées de ses faveurs, et plus jolies encore celles qui ont la beauté en partage.

LES BLOUSES

Comme blouses simples, on porte beaucoup de blouses blanches en piqué ou en brillante, fraîches et charmantes dans leur grande simplicité, d'autres en linon bis, brodées de noir ou de blanc, au plumetis, ou rayées de fil et soie blanc et couleur. Dans un ordre plus élégant, il y a des blouses de Twill-peau de soie, imprimé, en toile de soie ou pongée, en blanc et dans les nuances les plus fines et les plus tendres, mais les grandes élégantes préfèrent à tout ces corsages lingerie en organdi blanc, faits avec toutes les délicatesses de travail qu'exige la mode, c'est-à-dire plissés en tout sens à petits plis cousus, entrecoupés de jours, de fine broderie, d'entre-deux, de dentelle. Ces corsages n'ayant pas de doublure, se mettent sur des transparents, qu'on varie selon la nuance des jupes.

CHEMISETTES

Pour être tout à fait dans le mouvement du moment, la femme élégante doit posséder une variété innombrable de chemisettes. Il doit y en avoir pour chaque occasion. Celles qui sont destinées à être portées, le matin, avec des costumes de deux pièces en cheviotte ou en tout autre lainage, sont faites en gros piqué, en flanelle, en albatros et ont un aspect tailleur

très sévère. Les modèles plus garnis en soie, en gaze, sont bouillonnés, plissés accordéon, froncés, etc., et sont ravissants avec une jupe en voile noir, qui peut être unie ou garnie de bandes de taffetas, piquées, de galon, etc., et repose sur un fond de jupe en soie noire. Un modèle comprenant sept lés à dos à godets et avec une traîne pas trop encombrante, est approprié à ce genre de jupe et peut porter n'importe quel genre de garniture.

Voilà pour les chemisettes, et nous ne saurions trop les recommander à nos lectrices.

LA COULEUR VERTE

Cette fin de saison a remis à la mode la couleur verte. Bien des chapeaux blancs ou noirs, crème ou paille brulée sont garnis de deux longues amazones vertes, ou bien encore — suivant la forme — les plumes sont disposées de manière à former une couronne autour de la calotte.

LAURENTIENNE.

SOINS DES MAINS

(D'une correspondante)

Moi qui tripote et m'occupe du ménage, je me trouve très bien, en me lavant les mains, de verser quelques gouttes de glycérine sur mes mains lorsqu'elles sont encore humides. Je les laisse sécher, et dans un demiard d'eau environ, je verse un verre à liqueur d'eau sédative. C'est ce qui me permet, comme on me dit, d'avoir des mains de "duchesse", par leur souplesse et leur blancheur.



Costume avec boléro-sac.—Chapeau avec riche garniture sur la passe. Toilette de promenade avec fronces cordées.—Chapeau avec couronne de roses-thé

ÇA ET LÀ

HOROSCOPE

Septembre. — Ceux qui naissent dans ce mois sont d'un caractère doux et pacifique, sans cependant jamais transiger avec la lâcheté et le déshonneur. Le beau sexe, enclin un peu aux plaisirs, mais doué d'une grande modestie et d'un esprit pénétrant, devient, vers l'âge mûr, très religieux, et finit ordinairement une vie un peu trop mondaine par la pratique de toutes les vertus. Les années périlleuses seront 25, 36, 40 et 85.

AU PAYS DU SILENCE

Un voyageur raconte qu'il existe, dans la Polynésie, un peuple civilisé, d'origine européenne, où l'on considère comme un péché de prononcer la moindre parole inutile. Il a appelé ce pays "le pays du silence". Voici, à titre d'exemple, comment se sont effectuées des fiançailles en sa présence :

Un jeune homme se montrait assidu auprès d'une jeune fille. Un soir, le voyageur se trouvait dans la famille de cette demoiselle. On venait de dîner et, sur la terrasse, on prenait l'air. Le jeune homme fit son entrée et salua poliment la société. Il s'approcha ensuite de la jeune fille et, avec un geste interrogatif, lui montra un anneau de fiançailles. Celle-ci fit de la tête un signe affirmatif et présenta son doigt. Le jeune homme glissa l'anneau sur le doigt et, la figure rayonnante de joie, déposa un baiser sur la joue rose qui lui fut tendue. En même temps, le père, étendant les mains, bénissait le jeune couple. Toute cette cérémonie de fiançailles s'était accomplie sans que fût prononcée une seule parole.

LE BABIL DES FEMMES

Que penser de l'impertinente loquacité des femmes et de cet assommant caquet d'une seule langue, tenant fermées tant d'autres bouches qui auraient un droit égal à s'ouvrir.

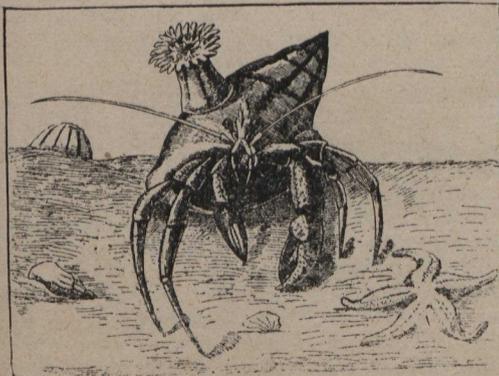
— Si les femmes sont babillardes, c'est qu'elles ne pouvaient pas être autrement.

C'est aux femmes que notre enfance est confiée, et c'est le babil de la mère qui exerce nos jeunes oreilles et nous apprend à concevoir de bonne heure le son qui doit plus tard formuler notre pensée. Voyez la différence des deux enfants dont l'un aura été élevé par une mère jeune, vive, et d'une langue infatigable, et l'autre par une mère taciturne et mélancolique. Le premier, plein d'esprit et de gentillesse, nous amuse de son babil plein de saillies. L'autre a l'intelligence peu développée, et c'est à peine s'il ose dire quelques mots.

Les femmes aiment à parler toujours et les enfants aiment à les écouter d'abord et à les imiter ensuite. Si les femmes parlaient moins, nous penserions plus difficilement. La frivolité même de ce langage était nécessaire. Nous ne pourrions aujourd'hui penser et raisonner en homme, si nous n'avions d'abord pensé et raisonné en enfants. L'esprit se développe comme le tempérament, à mesure que le corps s'organise. O l'heureux penchant qui fait qu'une seule femme peuple toute une solitude ! Et que c'est un don inestimable celui-là qui nous façonne et nous égale, nous instruit et nous amuse !

PARASITES

Il est bien des façons de dire : "Ote-toi de là que je m'y mette", et l'on ne peut certes nier que l'humanité ne soit passée maîtresse en cet art ;



cependant, il est, dans la gent animale, nombre d'êtres qui ne le cèdent guère aux hommes sous ce rapport. Ils procèdent même, ces êtres-là,

avec une désinvolture tout à fait remarquable ; tel est le cas, par exemple, du crustacé connu vulgairement sous le nom de "Bernard l'Ermite." Notre animal trouve-t-il, en effet, quelque coquille à sa convenance, il en mange discrètement et dévotement le légitime propriétaire, puis il s'y installe commodément et vaque ensuite à ses petites affaires avec cette habitation de son choix.

ALTITUDE DU VOL DES OISEAUX

Une longue série d'observations a fourni des faits intéressants ayant trait à la hauteur à laquelle peuvent atteindre certains oiseaux. Ainsi, Hergessell, de Strasbourg, a observé le vol d'un aigle à 10,000 pieds d'altitude. On a vu des alouettes atteindre à une hauteur de 1,155 pieds, et des aéronautes ont rencontré des corbeaux à 4,500 pieds au-dessus du sol, mais ces hauteurs sont des exceptions, et la moyenne semble être de 1,300 pieds.

La Société ornithologique allemande a fait une série d'expériences avec des pigeons, et elle a constaté ce fait que, lorsqu'ils ont été lâchés à une altitude de 10,000 pieds à 2,800 pieds, ces oiseaux se laissent rapidement retomber dans une région beaucoup plus basse de l'atmosphère.

LE SINGE ET LE PROFESSEUR

Le singe est, chose connue, un animal doué d'esprit d'imitation. Un savant professeur danois a su utiliser cette particularité dans la circonstance suivante :

Il possédait un petit singe qu'il s'amusa à dresser. Or, un jour, ayant, par mégarde, laissé



sa cage ouverte, celui-ci, avec cet instinct de liberté que conservent toujours les animaux, s'enfuit et se posta sur le haut d'un arbre. On essaya, mais en vain, de le rattraper. Joko, avec l'agilité qui caractérise sa race, sautait de branche en branche, déjouant les poursuites. On désespérait d'en venir à bout quand le professeur eut une idée. Il alla chercher deux jumelles de théâtre et en posa une sur une branche. Puis il se mit, avec celle qui restait, à regarder Joko, mais en ayant soin de porter à ses yeux le gros bout de la lorgnette.

Le singe ne tarda pas à s'emparer de celle qui se trouvait sur la branche, et, imitant son maître, regarda également par le gros bout. Il lui arriva, ce qui se produit toujours en pareil cas, que tous les objets vus ainsi lui parurent beaucoup plus éloignés qu'ils ne l'étaient en réalité. Le professeur lui sembla être très loin, alors qu'il n'était qu'à quelques pas de lui.

Profitant de cette illusion, le savant put s'approcher sans mettre le singe en fuite. Il n'eut qu'à monter sur un escabeau et à tendre le bras pour s'en emparer, sans la moindre difficulté.

PAS MOYEN !

Dernièrement, chez un grand opticien, entre un paysan, myope :

— Donnez-moi une paire de lunettes.

L'opticien lui présente un lorgnon qu'il juge bon.

— Veuillez regarder ce tableau. Lisez-vous ce qui est dessus ?

— Non, répond l'autre.

— Bien ; voici un autre numéro, plus fort. Pouvez-vous lire maintenant ?

— Non, répond de nouveau le paysan.



— C'est drôle ! Vous ne me paraissiez pas myope à ce point. Voici une autre paire.

Mais le client ne pouvait toujours pas lire. L'opticien cherche partout, défait tous ses rayons, ouvre tous ses tiroirs ; il montre au paysan ses verres les plus puissants, mais celui-ci répondait toujours :

— Non, j'peux pas lire !

Enfin, l'opticien, agacé, s'écrie :

— C'est extraordinaire ! vous portez là un numéro extra-fort et vous ne pouvez pas encore lire ce qui est écrit ?

— Mais, j'pouvons point vous dire que oui, répond le paysan, vexé, puisque jè ne sais pas lire !

LA MODE DU ROSE A LA JAMAÏQUE

Les dames de la société de Kingston, Jamaïque, viennent d'introduire une nouvelle mode. Le salon dans lequel les dames se réunissent pour le five o'clock est couvert de tapis rose ; les tentures, rideaux et portières, le plafond même couleur. Les pâtisseries que l'on sert aux invitées sont faites avec du sucre rosat ; comme glaces, on ne prend que de la fraise ou de la framboise. Les toilettes, naturellement, sont à l'avenant, et la poudre de riz que les dames se mettent sur le visage est rose. Peut-être arriveront-elles ainsi à voir également... la vie en rose.

LA HURÉ ET LE GROIN

Jadis Victor Hugo passa une mauvaise nuit, dans l'"Hôtel de la Hure", à Laon ; en partant, il laissa sur la table ce compliment à l'hôtelier :

Vendeur de fricot frelaté,
Hôtelier chez qui se fricasse
L'ordure avec la saleté,
Gargotier chez qui on ramasse
Soupe maigre et vaisselle grasse,
Et tous les poux de la cité,
Ton auberge comme ta face
Est hure pour la bonne grâce,
Et groin pour la propreté...

UNE ANGUIILLE VIVANTE DANS UN ESTOMAC

Les journaux américains ont souvent des histoires et faits divers amusants au point de vue médical. Récemment, j'ai raconté l'histoire d'une grenouille vivante extraite d'un estomac par un chirurgien.

Aujourd'hui, il s'agit d'une anguille sortie toute seule. Voici le fait, d'après le "New-York Herald" :

"Niels Anderseen, sujet suédois, âgé de dix-sept ans, passager de pont sur la "Campana", présente, peu après son embarquement, des troubles gastriques que le médecin du bord ne put parvenir à diagnostiquer : il se plaignait de violentes douleurs d'estomac et avait de terribles secousses de toux. Rien n'y fit pour le calmer et, pendant toute la traversée, il fut sérieusement malade. A son arrivée au port, pendant que les médecins l'examinaient avec les autres passagers de pont, il fut pris de très violents accès de toux et, à la suite d'une très forte secousse, une anguille de six pouces de longueur sortit de sa bouche et se mit à fretiller sur le pont.

"On suppose que cette anguille avait dû être avalée, toute petite, par mégarde, avec l'eau de quelque mare, et qu'elle s'était tout simplement développée dans l'estomac."

LA CHASSE AU MARI

L'AVEU DANS UN GATEAU. — LA LAMPE D'AMOUR. — LA TARTE AU POTIRON. — LES FLEURS QUI MARIENT.

Il faut être outrageusement civilisé pour ne pas confier aux seules jeunes filles le droit de choisir qui sera leur compagnon d'existence. Dans nombre de pays, à travers le monde, les vierges n'attendent pas que les jeunes gens les prient d'amour, mais manifestent elles-mêmes de façon délicate leurs sympathies. Cela leur évite les grossières recherches et les malpropres marchandages qui précèdent parfois les mariages dits "convenables".

LE GATEAU DE FIANCAILLES. — LA LAMPE SYMBOLE

Ainsi, en Moravie, les galants ne songent à courtiser une paysanne, qu'à partir du jour où elle désire prendre un époux. Quand sonne pour ces petites sauvagesses l'heure d'amour, elles glissent une pièce de monnaie dans un morceau de gâteau et vont jeter leur "billet doux" dans la maison de l'élu. Et remarquez que le favorisé sait toujours découvrir la couleur des yeux de sa pâtissière.

En Birmanie, autre coutume d'une signification et d'un charme presque religieux. Quand elle a cousu et brodé les pièces de son trousseau, la jeune fille pose sur sa fenêtre, la nuit, la "lampe d'amour". Puis, avec son petit miroir de toilette, elle en dirige le reflet vers la maison de celui qu'elle aime. Délicieux symbole pour faire comprendre au jeune homme timide ou distrait que la petite flamme de tendresse s'est allumée pour lui dans un cœur de vierge. Cela vaut bien les oeillades des petites bourgeoises, si assoiffées de mariage, qu'elles égarent trop souvent, dans une soirée, les reflets de leur "lampe d'amour".

AU PAYS DE CARMEN

Les cigarières de l'Espagne témoignent leur tendresse de manière plus pittoresque encore. Elles envoient leur houppette à poudre de riz à qui les sut charmer, pour qu'il l'arbore comme "cocarde à son chapeau". C'est franc, gamin, un vrai geste de grisette ! Amours un peu fragiles, peut-être, mais combien spontanés ! Si l'élu pique la houppette sur son feutre au combat de taureau ou à la danse qui suit l'aveu, c'est qu'il accepte la... provocation au mariage.

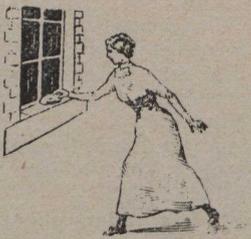
En Andalousie, la déclaration se fait par l'intermédiaire de la tarte, de la tarte... au potiron. La paysanne envoie au jeune gars préféré un morceau de la douce pâte sucrée. S'il mord à la tarte, l'union est décidée. Sinon, elle pleure ; puis, après quelques mois de deuil sentimental, découpe une nouvelle citrouille pour tenter quelque autre galant.

AU PIED DES GEANTS DES ALPES

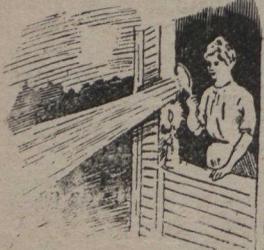
La recherche d'un mari se pare de petits détails très poétiques en certaines vallées de la Suisse.

La chasse à l'époux n'est guère autorisée que dans des circonstances déterminées, le soir des noces d'un ami ou d'un parent, par exemple.

Alors, on célèbre la "cérémonie des guirlandes d'amour". Un



Jetant le billet doux dans la maison de l'élu



Reflet du miroir vers la maison de celui qu'elle aime

jeu charmant, plus charmant à vivre qu'à conter.

Au coucher du soleil, jeunes filles et jeunes gens se réunissent pour danser, chanter, folâtrer. Les ébats durent jusqu'à l'aube. Et quand les blondes Suissesses quittent le bal, enlacées, emportant des bouquets alourdis par des rubans multicolors,



Le préféré piquant la houppette sur son feutre

Mais en Suisse, il est encore une coutume charmante et très pittoresque : le "mariage au fromage", que nous ferons bientôt connaître à nos lectrices.

Comme tout cela est loin des mièvreries, des hypocrisies de la vie parisienne !

Et nous, Canadiens, nous avons aussi nos différentes manières de se manifester notre estime, nos délicatesses, et c'est de voir à l'oeuvre jeunes filles et jeunes gens !

res, les gars se hâtent de regagner leur logis.

C'est l'heure, en effet, où les amoureuses vont suspendre leurs fleurs à la porte de celui qu'elles ont choisi pour époux, ou frapper à coups de roses à la fenêtre de qui sera leur mari.

Jamais les femmes n'affirmeront de plus chaste et plus impérieuse manière leur droit à aimer.



L'amoureuse décorant la fenêtre de son futur

LE DIODON

On a donné le nom de diodon à un genre de poissons qui comprend une vingtaine d'espèces habitant les mers chaudes du globe.

Les diodons, vulgairement appelés "arbres épineux" ou "hérissés de mer", sont reconnaissables aux caractères suivants : leurs mâchoires sont avancées et garnies d'une substance dure et cornée, intérieurement ces mâchoires sont divisées en lames, et leur ensemble représente une sorte de bec de perroquet tranchant.

Tout hérissé d'épines pointues et érectiles, le corps du diodon a la forme d'un globe ; deux gros yeux ronds complètent sa physiologie, sans aider à diminuer sa laideur. Ce poisson est une pelote vivante dont les épines sont des lances.

Les diodons ont un squelette qui est presque cartilagineux. La vessie natatoire est bilobée et d'un gros volume.

Ces poissons vivent de fucus et de crustacés, aussi, sont-ils peu savoureux. Leur chair est molle et peu estimée ; certaines espèces de diodons doivent même être rejetées de la consommation, car leur chair est toxique.

Les diodons peuvent se gonfler comme des ballons, en avalant de l'air et en remplissant une sorte de jabot qui occupe toute la longueur du ventre et adhère au péritoine. Ce jabot est très mince et très extensible ; quand il est rempli d'air, le poisson culbute, car la partie abdominale est devenue la plus légère. Le ventre devient pour ainsi dire le dos ! Cette attitude est, pour le diodon, un moyen de défense, parce que les épines qui garnissent sa peau se relèvent ainsi toutes à la fois.

Cette faculté de se distendre, en avalant de l'air, a aussi fait donner à ces poissons le nom de "boursoffus".

Quand les diodons sont gonflés, ils flottent à la surface de l'eau sans pouvoir se diriger. Dans cet état, les épines sont complètement érigées, et, comme leur peau en est garnie de toutes parts, c'est pour eux un excellent moyen de défense.

Les diodons ressemblent beaucoup aux tétraodons, tant par leur organisation interne que par leurs formes extérieures ; ils en diffèrent cependant par la nature de leurs piquants, qui sont beaucoup plus longs et plus gros que ceux des tétraodons.

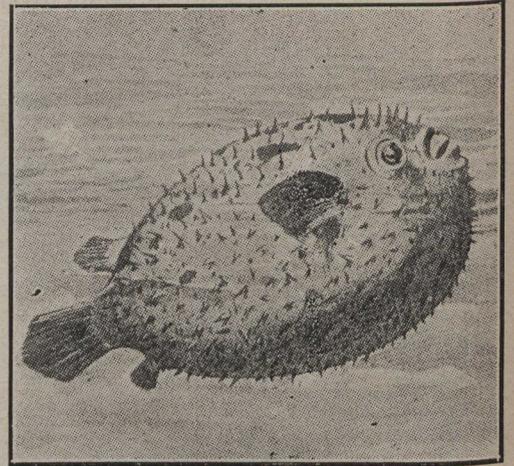
Les espèces de poissons qui appartiennent au genre diodon vivent dans les mers qui baignent les côtes des pays chauds : océan Indien, océan Atlantique et océan Pacifique, de chaque côté des Etats de l'Amérique du Sud ; on en trouve également dans les mers de Chine et du Japon.

Des quinze ou vingt espèces de diodons qui parcourent les mers chaudes, la plus commune est le diodon atinga, représenté dans notre gravure. Ce diodon a le dos rond, large, brun ou bleuâtre, le ventre est moins foncé que le dos ; ses nageoires sont jaunées et tout le corps est parsemé de petites taches noires.

Le diodon atinga ne s'éloigne guère des côtes ; les mâles sont un peu plus petits que les femelles, qui atteignent, habituellement, 18 à 20 pouces de longueur.

Il est dangereux de prendre le diodon atinga à la main, car il se défend en hérissant ses piquants. Quand on l'attaque, il se gonfle et, tout à coup, il chasse avec force l'air qu'il avait avalé. Il produit de cette façon un bruit prolongé qui ressemble assez à un sifflement. La chair du diodon atinga peut être consommée, elle est néanmoins fort peu savoureuse.

En résumé, les diodons constituent un genre



de poissons assez curieux, mais sans grande utilité pour la consommation.

A. MONToux.

CONSEILS PRATIQUES

POUR NETTOYER L'INTERIEUR D'UN VASE. — Y introduire du gros sel et agiter vivement.

POUR AVOIR LES MAINS BLANCHES. — On remplacera très économiquement et avec autant d'efficacité la pâte d'amandes, dont on se sert pour blanchir et adoucir la peau, en employant une fécule quelconque que l'on délaiera dans un peu d'huile. On s'en frottera les mains tout en se les lavant à l'eau et au savon ordinaire.

PAPIER A CALQUER. — On fait dissoudre gros comme une noix de cire blanche dans un demi-litre d'essence de térébenthine, et après s'être procuré le genre de papier convenable, on passe sur les deux côtés, au moyen d'une brosse douce, une couche de ce liquide. On suspend la feuille dans un endroit chaud pour la sécher.

MANIERE DE FIXER LE CUIR SUR DU FER. — On enduit le fer avec du noir de fumée ou de la céruse, on laisse sécher et on applique le mélange suivant : après avoir mis de la colle forte dans l'eau froide pour l'amollir, on la fait dissoudre sur un feu doux avec du vinaigre, en ajoutant à ce mélange un tiers de térébenthine blanche, et on remue bien toute la masse. On applique alors une couche de cette composition, pendant qu'elle est encore chaude, sur le fer, puis on fait adhérer le cuir en le pressant fortement.

CONTRE LA COQUELUCHE. — On verse le jus de deux ou trois citrons dans une tasse, on met dedans un œuf tout frais pondu, encore chaud si possible. On couvre la tasse et on laisse vingt-quatre heures. Au bout de ce temps, l'œuf doit être dissous. On bat le mélange jaune et blanc tout ensemble, on passe dans un gros linge, deux fois si cela est nécessaire. Quand tout le mélange est passé, on y met du sucre râpé pour sucrer comme un sirop, bien mêler le sucre jusqu'à ce qu'il soit fondu. Verser dans une bouteille et donner à l'enfant, soir et matin, une petite cuillerée de ce mélange. Ne pas donner plus que la petite cuillerée pour ne pas irriter à cause du citron.

PAGE DE SAINT NICOLAS

LE NID DE FAUVEITES

Je le tiens, ce nid de fauvette !
Ils sont deux, trois, quatre petits !
Depuis si longtemps je vous guette,
Pauvres oiseaux, vous voilà pris.

Mais quoi ! n'entends-je point leur mère
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois, oui, c'est le père
Qui vient voltiger auprès d'eux.

Ah ! pourrais-je causer leur peine,
Moi qui, l'été, dans les vallons,
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons ?

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants !...
Non, non, que rien ne vous sépare ;
Non, les voici, je vous les rends.

BERQUIN.

LA PÊCHEUSE DE CREVETTES

Parmi les maisonnettes de pêcheurs éparses sur la côte bretonne, il n'en est pas d'un aspect plus modeste que celle des Plouhinec, et pourtant, cette pauvre demeure renferme un trésor : ce trésor, c'est Luce, fille aînée de Suzon Plouhinec. Suzon est souvent malade et presque toujours triste, car une tempête d'équinoxe l'a rendue veuve. Comme la mer avait englouti du même coup le patron Plouhinec et sa barque, la famille du pêcheur se trouva plongée dans la plus grande détresse ; Luce avait alors onze ans, et son petit frère, Andriche, n'en avait que six. Quand la malheureuse Suzon eut épuisé toutes ses larmes, elle se demanda avec angoisse ce qu'allait devenir ses pauvres petits.

—Hélas ! disait-elle, avant de me prendre le père, la cruelle mer m'a déjà pris la santé ; je ne puis plus, comme autrefois, aller à la récolte du varech... Qu'allons-nous devenir ?...

Comme elle se désolait ainsi, le vieux curé du bourg entra chez elle.

—Ma fille, lui dit-il, ne pleurez plus et reprenez courage ; je ne vous dis pas d'oublier votre chagrin : le brave Plouhinec était de ceux dont le souvenir doit toujours rester dans le cœur de leur femme ; mais songez que vos enfants n'ont plus que vous au monde, et, toute malade que vous êtes, il vous faut être désormais le père et la mère de ces innocents.

Suzon éclata en sanglots :

—Ah ! monsieur le curé, dit-elle, je n'ai plus la force comme jadis d'aller à la pêche, ni celle de me louer pour quelque autre travail ; à peine puis-je filocher des filets... O mes petits ! mes chers petits enfants ! qui veillera sur eux, maintenant qu'ils n'ont plus de père ?...

Le vieillard répondit avec une énergique douceur :

—Ne parlez point ainsi, ma fille, le bon Dieu n'est-il plus le père des orphelins ? Allez, on n'a jamais peur de manquer de pain et on a bien du courage, lorsqu'on se sent gardé par Celui qui veille toujours, et puis, votre fillette est déjà d'âge à vous aider.

La petite Luce releva la tête, et, fixant son doux regard pensif sur celui du digne pasteur, chercha à comprendre ce qu'il attendait d'elle.

—Mère, dit-elle enfin, donne-moi le filet ; je vais aller pêcher la crevette.

—Ah ! ma pauvre petite ! y penses-tu ? tu as à peine onze ans.

—Laissez-la donc faire, dit le curé en souriant ; est-on jamais trop jeune pour travailler ? Voyez-vous, Suzon, quand le malheur vient dans nos demeures, il faut faire entrer aussi la bonne volonté, et, lorsqu'on accomplit chaque jour fidèlement son devoir, on peut être assuré de la protection divine.

—Va, ma petite, va, dit-il, en posant sa main tremblante sur la tête blonde de l'enfant, comme pour y appeler la bénédiction céleste ; va, et souviens-toi de ceci : "Travaille avec un cœur joyeux, car la belle humeur des braves gens est un hommage rendu au bon Dieu."

Et la petite Luce, en vraie fille de matelot, prit les engins de pêche et commença avec courage son dur labeur. Depuis lors, par tous les temps, on la vit, suivant la saison, ramasser des moules, des crevettes, du varech ; travailler aux sardines, et même, les jours de grande presse, donner un coup de main aux marins pour décharger leurs barques.

Les années s'écoulèrent : comme l'avait fait pressentir le bon curé, la bénédiction de Dieu reposa sur la maison des Plouhinec, et la misère n'osa point en franchir le seuil.

Grâce au dévouement de sa fille, la veuve du pêcheur put envisager l'avenir sans angoisse, et, grâce à la vaillance de sa sœur, Andriche fut le



Le bon Dieu n'est-il plus le père des orphelins

plus heureux comme le plus robuste gars de la côte. Est-ce à dire qu'il n'y eût plus de peines et de soucis dans la maisonnette de Suzon ? Non, sans doute, mais il y eut du bonheur ; un bonheur calme et doux, où la confiance en Dieu eut la première place.

• • •

Un jour, Barberine Hervé, la plus grincheuse des paroissiennes de M. le curé, lui dit d'un air envieux :

—Il y a tout de même des gens qui ne se font souci de rien, qui sont toujours contents. Voyez cette grande Luce, elle trime comme une bête de somme ; elle est plus pauvre que Job, et pourtant, que la pêche soit bonne ou mauvaise, que les gens soient aimables ou non avec elle, elle est toujours de belle humeur et a pour tout le monde un doux sourire ou une parole bienveillante.

Le pasteur répondit :

—Dame ! ma fille, que voulez-vous, "la galeté est la force des vaillants" ; le bon Dieu dans sa sagesse l'a voulu ainsi. D'ailleurs, il ne tient qu'à vous d'essayer ; le bonheur de Luce est à la portée de tout le monde.

S.-E. ROBERT.

CÉSAR ET SON MAITRE

I

—Georges, dit un fermier à son fils, tu as aujourd'hui dix-sept ans. Comme je suis content de toi, je vais te faire cadeau de notre plus jeune cheval. Si tu le traites avec douceur, tu auras en lui un ami fidèle.

—Alors, César m'appartient ! Oh ! merci, père. Oui, je le soignerai bien ! répondit le jeune homme.

A partir de ce jour, Georges conduisit César tous les matins à l'abreuvoir.

A l'heure du dîner, il lui donnait à manger une carotte ou une grosse pomme. Bientôt, le cheval prit l'habitude de se présenter à la porte de la maison pour réclamer ces friandises de la main de son maître. Quelquefois, il frappait des pieds et hennissait, comme pour faire savoir à Georges qu'il était là. Chaque soir, Georges visitait l'écurie pour s'assurer que son cheval avait du foin, de la paille propre et un seau d'eau fraîche.

Une fois, César tomba malade. Georges passa plusieurs nuits près de lui, afin de le bien soigner.

II

Le jour où Georges atteignit sa vingtième année, son oncle lui fit cadeau d'une selle et d'un harnais pour son cheval. En même temps, il l'invita à aller dîner pour le lendemain. Monté sur César, paré de sa selle neuve, le jeune homme se rendit chez son oncle.

Après le dîner, on alla au jardin, on causa ; puis, comme il se faisait tard, Georges prit congé de ses parents.

Il avait fait à peine la moitié du chemin, lorsque, ne pouvant résister au sommeil, il tomba par terre. Voyant son maître incapable de se relever, César, guidé par son instinct, courut à la ferme pour montrer que son cavalier était resté en chemin, puis il revint au galop auprès de Georges.

Une charrette arrivait, traînée par deux chevaux. César se plaça résolument en travers du chemin pour empêcher Georges d'être écrasé. Le charretier descendit, s'approcha du jeune homme et le réveilla. Georges se remit en selle, et, un peu plus tard, il était de retour à la ferme, avec son bon et dévoué cheval.

JEUX ET AMUSEMENTS

QUESTION DROLATIQUE

Où trouve-t-on le sel et la mie de pain ?

CHARADE

Bien que mince, mon Un est un soutien solide —
Mon Deux est courant d'air violent et rapide —
Mon Entier est maison cloîtrée
Par des religieux habitée.

CASSE-TÊTE

A chacun des mots suivants, qui sont incomplets, à ajouter la lettre manquante dont la réunion, dans l'ordre indiqué ci-dessous, formera un proverbe :

Tble, terre, encrié, crise, après, ouis, chise, lus, paire, chapea, cute, nz, ivre, can, ête, enec, chire, clotte, ête, encor, aïs, tems, avole.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 70

Problème d'arithmétique. —

2	7	6
9	5	1
4	3	8

Charade. — Vincent.

RÉCRÉATION EN FAMILLE

LOGOGRIPE

Sur "onze pieds", lecteur, je suis la force active
Qui veut briser l'obstacle et soumettre le sort.
Je deviens, avec "dix", cette force passive
Qui du destin fatal peut soutenir l'effort.

PROBLEME

Si on ajoute un nombre divisé par 12 à son di-
viseur et à son quotient, on a 129 pour somme :
quel est ce nombre ?

DEVINETTE



—Je veux maman, moi !
—Mais elle est là, ta maman.

ANAGRAMME

Mon premier n'est pas mon dernier
Si l'un avec le jour se lève,
Ne quitte que lorsque s'achève
Son travail journalier.
L'autre fait grasse matinée,
A flâner passe la journée,
Elle est bien mon dernier.

PASSE-TEMPS

Quel est le comble de la méchanceté ? — Bat-
tre la campagne.

Quel est le comble du talent pour un coiffeur ?
— Raser les murs.

Quel est le comble de la discrétion ? — Fer-
mer les bouches du Rhône.

Quel est le comble des précautions hygiéni-
ques ? — Vacciner le petit bras de la Seine.

Maintenant, voici quelques petites questions
philosophiques auxquelles vous pourrez répondre
mieux que moi peut-être :

Qu'est-ce que l'amitié ? — Un lien solide tant
qu'on ne l'éprouve pas (le mieux est de ne pas
l'éprouver afin de continuer à la croire incassa-
ble).

Qu'est-ce que l'amour ? — Pour l'homme une
sensation et pour la femme un sentiment.

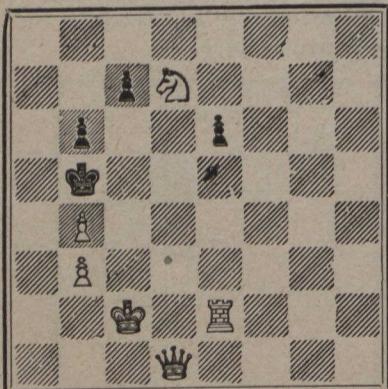
Qu'est-ce que l'honneur ? — Un mot dont le
sens varie selon le sexe auquel il s'applique.

Qu'est-ce que la vie ? — Un chemin d'épines
ou de roses au bout duquel on trouve des ailes.

PROBLEME D'ECHECS

Lettre C

Noirs, 4 pièces



Blancs, 6 pièces

Les Blancs font mat en 3 coups.

LES NOYAUX

NOYAUX DE PRUNES. — Ces noyaux sont à
notre disposition en toute saison, soit que nous
les emprunions aux prunes, soit que, une fois la
saison des prunes passée, ce soient les pruneaux
qui nous les fournissent. Si nous les faisons
bouillir pendant trois heures dans de l'eau, ils
perdront leur matière colorante et prendront une
teinte rosée uniforme. De plus, si nous les lais-
sons tremper dans de l'eau froide pendant un ou
deux jours, ils perdront leur dureté au point de
pouvoir être très facilement travaillés avec un
canif ordinaire.

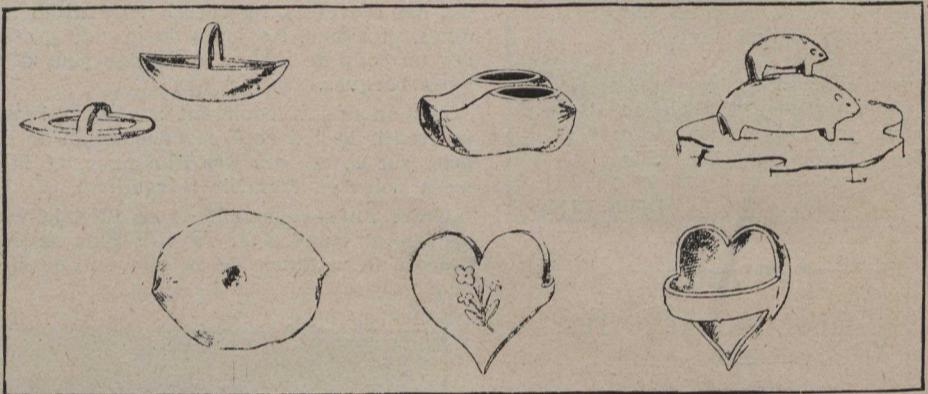
PANIER. — En quelques instants, nous au-
rons transformé un de ces noyaux en panier à
anse ; ce panier sera profond ou plat, selon le
sens dans lequel nous aurons entaillé les anses,
et nos fillettes seront ravies de posséder un des
paniers ainsi fabriqués pour l'offrir à leur
poupée.

SABOTS. — Les noyaux de prunes ou de pru-
neaux se transforment aussi en une élégante
paire de sabots pour les petites poupées ; il suffit
d'entailler la partie supérieure, un peu sur l'un
des bouts, pour pratiquer l'ouverture nécessaire
au passage des pieds des jeunes personnes ; on
arrondit cette ouverture avec le canif ; on entail-
le le dessous pour faire ressortir le talon, puis on
frotte le dessous sur du papier de verre de gros-

seur moyenne, pour aplanir la semelle. On enlève
l'amande avec un fil de fer recourbé.

ANIMAUX. — On peut fabriquer, avec ces mé-
mes noyaux, une grande variété d'animaux qua-
drupèdes se tenant parfaitement bien sur leurs
pattes ; la place me manque pour les passer tous
en revue ; je me borne à vous signaler l'ourse et
son ourson, ce dernier grimpé sur le dos de la
mère. Ce jouet se fabrique séance tenante à un
repas dans lequel on a servi de la glace pour ra-
fraîchir les boissons. On fait flotter sur l'eau
d'un verre un morceau de glace un peu plat, sur
lequel on installe les deux bêtes, et l'on explique
aux jeunes convives comment les ourses, pous-
sées par la faim ou le danger, se placent sur un
glagon et se laissent aller à la dérive, avec leur
petit monté sur leur dos, histoire de lui éviter le
froid aux pieds. Une simple croûte de pain peut
remplacer le glagon.

NOYAUX D'ABRICOTS. — Ce sont les noyaux
d'abricots qui sont les plus employés par les en-
fants à la confection de divers jeux ; c'est pour
eux une monnaie courante, comme les billes ou
les plumes. On en fait un jeu analogue au jeu
d'osselets, en noircissant une certaine quantité
de ces noyaux, mais d'un côté seulement, et on
joue à deux, en lançant en l'air les noyaux ; ceux
qui montrent leur face noire sont pour le lanceur,



les faces blanches sont pour l'adversaire, ou réci-
proquement. Ce jeu de hasard est moins dange-
reux que les cartes.

Les enfants jouent aussi avec des noyaux d'a-
bricots disposés par terre sur une seule ligne ; il
s'agit de les déranger l'un après l'autre de cette
position au moyen d'un autre noyau, attaché à
une ficelle, et que l'on fait tourner comme une
fronde. Quand la vitesse est jugée suffisante par
l'opérateur, il descend la main de manière à
frapper le noyau sans toucher le sol auparavant,
ce qui n'est pas toujours facile. Ce même jeu
peut aussi se faire en plaçant les noyaux dans un
ronf de craie, duquel on doit les faire sortir un
à un par le moyen que je viens d'indiquer. Si le
joueur manque son coup et touche le sol avec sa
fronde, c'est l'autre qui la prend en main.

Le plus populaire des joujoux en noyaux est
bien le "sifflet d'oiseleur", qui, placé dans la
bouche entre les dents et les lèvres, permet d'i-
miter le chant de divers oiseaux, pinson, linot,
petit poussin, canari, etc., etc. On le fabrique en
usant les deux faces du noyau d'abricot sur une
pierre mouillée, ou mieux sur du papier de verre ;
on perce un trou rond de chaque côté, dans la
partie ainsi amincie, et l'on vide le noyau de son
amande au moyen d'une épingle à cheveux ou

d'un bout de fil de fer recourbé.

COULANT DE CRAVATE. — Enfin, n'oublions
pas que nous écrivons dans un journal de modes,
et indiquons à nos jeunes élégants la manière,
dont on peut fabriquer de superbes coulants de
cravates en noyaux d'abricots. Le croquis ci-con-
tre vous montre les deux côtés du noyau ainsi
travaillé ; d'un côté, le noyau est découpé au
canif en forme de coeur (ou peut tout aussi bien
faire un carreau, un pique ou un trèfle) ; de l'au-
tre, on ménage une traverse, comme pour faire
l'anse d'un panier.

Enfin, sur la partie antérieure, découpée com-
me nous venons de le voir, on peut colorier ou
dessiner une fleur, un monogramme ; les plus in-
dustrieux iront même jusqu'à sculpter des orne-
ments avec la pointe du canif. Quant à la ma-
nière d'utiliser le coulant de cravate, elle est bien
simple ; les deux bouts de la cravate étant réunis
par le premier noeud, on enfle le coulant sur l'un
des bouts, on fait le second noeud, puis la roset-
te, et l'on vérifie si le coulant est bien vertical.

J'aurais encore beaucoup à dire sur les noyaux,
principalement sur les noyaux de cerises, qui
nous donnent des bracelets, des chaînes de mon-
tre et des colliers bien amusants, mais ce sera
pour une autre fois, si vous le voulez bien.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 71

Enigme. — Raisin.

La clef de la science. — I. Le nom de plate,
donné à la vaisselle d'argent, vient du mot espag-
nol Plata, qui signifie argent (métal).

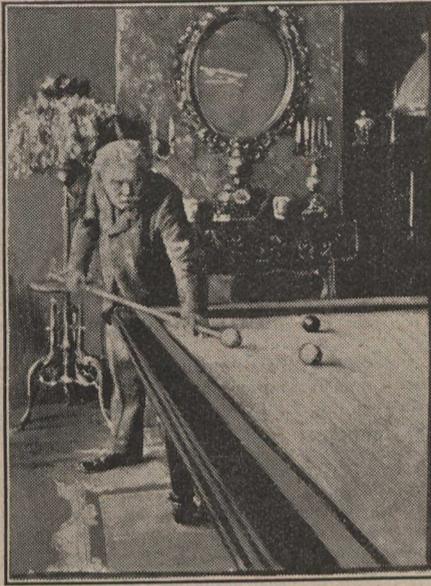
II. Parce que les particules de l'eau qui sont
les plus rapprochées du feu se réduisent en va-
peur en devenant plus légères, s'élèvent, mais se
condensent de nouveau en rencontrant d'autres
portions d'eau moins chauffées ; ces petites con-
densations successives, d'où résultent des séries
de petits espaces vides, que l'eau environnante
vient remplir, produisent les vibrations du liqui-
de qui constituent le frémissement. Ce frémis-
sement se communique à la bouilloire, et l'on dit
alors qu'elle chante.

SOLUTION DU CASSE-TETE

La manière la plus rapide de faire
manœuvrer les gardiens et le prison-
nier, pour délivrer ce dernier est la
suivante :

De	O	à	F	De	F	à	J
"	N	"	G	"	D	"	F
"	M	"	H	"	L	"	D
"	E	"	I	"	F	"	L
"	P	"	E	"	K	"	I
"	I	"	M	"	L	"	K
"	H	"	N	"	A	"	L
"	G	"	O	"	B	"	H
"	D	"	H	"	C	"	G
"	E	"	D	"	K	au	bateau
"	H	"	E				

LES QUATRE MAITRES DU BILLARD



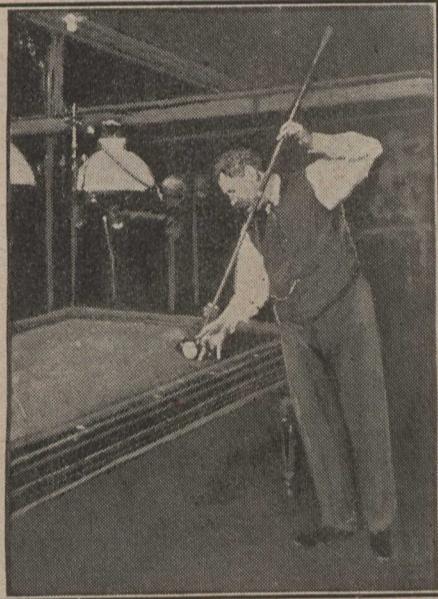
M. Vignaux, champion français.



M. Slosson, champion américain.



M. Sutton, champion américain.



M. Louis Cure, champion français.

L'ART D'ÊTRE JOLIE

Peut-on devenir jolie, me demandez-vous ?

Mais oui, mesdames, on peut apprendre à être jolie, et si vous ne l'êtes pas suffisamment à votre gré, sachez que rien n'est plus facile que de devenir, sinon jolie, du moins agréable ; car vous désirez plaire, mesdames, puisque c'est votre devoir, et, pour atteindre ce résultat, la manière de vous habiller avec grâce, d'après une méthode raisonnée, sera pour vous un précieux auxiliaire.

Savoir choisir la couleur, la coupe et le tissu, tout est là pour être vêtue avec élégance, et pourtant, bien peu de femmes connaissent cet art.

Avant d'acheter robes, vêtements et chapeaux, apprenez à vous connaître et demandez-vous quelle forme et quelle couleur conviennent le mieux à votre personne. Sacrifiez impitoyablement la mode lorsqu'elle vous rend grotesque au lieu de faire ressortir vos avantages. Parez-vous selon votre genre de beauté et non d'après celui de votre voisine, et choisissez dans le vaste champ de la toilette ce qui pourra corriger ou atténuer vos imperfections. Il est évident que la même nuance n'ira pas également à une blonde ou à une brune, que tel genre de coupe vêtira très bien une petite femme et rendra une grande ridicule ; une vieille personne ne doit pas non plus s'habiller comme une jeune fille. Que votre toilette soit simple, mais bien faite. Préférez les tissus souples et légers qui se drapent facilement, pour que le vêtement suive les lignes du corps et le dessine dans toute sa grâce, car la nar-

ture est toujours belle. Choisissez une chaussure appropriée à votre pied et non une prison : notez que les talons hauts déforment le pied et la jambe et gâtent la tournure. N'ambitionnez pas une fine taille et, s'il vous plaît, mesdames, ne faites rien pour amincir la vôtre, car c'est une fausse idée de l'élégance que de rétrécir le corps vers le milieu. Vous défigurez ainsi la forme féminine et détruisez sa beauté naturelle. Pour ce qui est des bijoux, ne croyez pas qu'ils soient indispensables à la beauté.

Mais c'est surtout au choix des couleurs dont vous composerez votre toilette que vous devez apporter tous vos soins, et c'est là que vous devez prouver votre goût : la couleur, disent les peintres, est le sexe féminin de l'art.

M. Chevreul, par ses études sur la vision des objets colorés, découvrit une loi qui dit que, si l'œil voit en même temps deux couleurs, il les voit les plus dissemblables possible quant au ton, à la nuance, à la gamme. Ce qu'on nomme la couleur blanche peut être décomposé en une série de sept couleurs, les couleurs de l'arc-en-ciel. Réciproquement, en mélangeant les couleurs de l'arc-en-ciel, on obtient la couleur blanche. De plus, le rouge mélangé au vert, le bleu à l'orangé, le jaune au violet, donnent aussi la couleur blanche. On nomme couleur complémentaire, la couleur dont le mélange produit le blanc. Regardez quelque temps un carré rouge sur une feuille de papier blanc ; transportez, aussitôt après, vos regards sur une autre feuille de papier blanc, vous verrez alors un carré vert, parce que notre œil étant fait pour la lumière blanche, a besoin

de la compléter lorsqu'il n'en possède qu'une partie.

Ainsi donc, le blanc n'est pas une couleur mais il les contient toutes, et le noir, qui est son extrême opposé, n'est pas une couleur non plus, il est formé de trois couleurs : jaune, rouge, bleu, prises à leur maximum d'intensité.

Il est facile maintenant d'appliquer ces principes à l'assortiment des couleurs dans la toilette. La couleur la plus appropriée à une carnation sera celle dont la couleur complémentaire, mélangée à la couleur du teint et des cheveux, relèvera autant que possible la gamme, le ton et la nuance de la carnation.

Le fleu ira très bien à une blonde d'un blond orangé et aux joues roses. La juxtaposition du bleu fait ici l'effet de la poudre dorée.

Le vert tendre conviendra également à toutes les carnations blondes qui manquent de rose ou qui peuvent en recevoir sans inconvénient ; mais si vous n'avez pas le teint idéal, renoncez à la nuance verte qui obscurcirait votre visage d'une façon désastreuse.

Le violet exaltera la carnation d'une rousse aux cheveux d'or et l'inondera de lumière. Cette nuance anime les teints décolorés.

Le jaune est le cadre qu'il faut aux brunes. Il éclaire les teints un peu bistrés. Si vous avez le teint vif et les cheveux noirs, le bleu donnera également beaucoup d'harmonie à votre personne.

Le jaune amincit et le noir diminue. Le rouge clair donne un peu de vie et de gaieté à un visage émacié par la souffrance en atténuant les tons jaunes ; mais cette vive couleur ferait paraître encore plus exsangue, c'est-à-dire plus blanche, une physionomie qui serait seulement pâle.

Si vous êtes un peu forte, le noir vous habillera fort bien, mais, surtout, ne comprimez pas votre buste, vous feriez ainsi ressortir votre embonpoint. Le gris et le noir vont à toutes les carnations ; mais, si vous portez une toilette noire, ayez soin de l'augmenter d'une note gaie en y ajoutant soit un devant, soit une dentelle ou une cravate de couleur blanche. Des couleurs douces et tendres conviennent aux jeunes filles, et les personnes d'un certain âge devront choisir les nuances comme le gris, le brun, le violet foncé.

Mais la couleur par excellence, la couleur séraphique, symbole de l'innocence, c'est le blanc ; portez du blanc, il sied à la femme à tous les âges. Cette couleur, chère aux poètes, est en même temps hygiénique, pratique et économique ; elle réclame une propreté minutieuse, se nettoie facilement et ne change pas, tandis que les tissus teints se décolorent très vite. La voilette blanche convient mieux à une brune qu'à une blonde, celle-ci doit préférer la voilette noire.

Maintenant, mesdames, vous saurez toutes devenir jolies, élégantes et gracieuses, et ferez naître autour de vous le bienfaisant état d'âme que procure la vue du beau.

JEAN DEFLEUR.

SCIENCE ET CHARITÉ

Dans l'espace infini, gouffre silencieux,
L'homme roué, emporté sur un bloc de matière,
Il y sent le corps vil enchaîner l'âme altière
Dont la grande âme aspire à de plus nobles cieus ;

Mais, exilé sublime, il doit baisser les yeux,
Car sa terrestre vie, il faut qu'il la conquière
Sur le froid, le sol dur, la brute carnassière,
D'infimes ennemis au meurtre insidieux.

Or, le plus destructeur le surprend sans défense ;
Il exténue en lui le souffle dès l'enfance,
De la poitrine frêle obscur envahisseur.

Invisible rival de la Guerre il est pire...
Mais, pour le vaincre enfin, la Science conspire
Avec la Charité, dont elle fait sa soeur.

SULLY-PRUDHOMME,
de l'Académie française.

CONTRE L'INSOMNIE

Quand la toux cause l'insomnie, on prend du
BAUME RHUMAL et on dort à poignets fermés.

GLANURES AMUSANTES

LA JEUNE FILLE D'AUJOURD'HUI

La jeune fille d'aujourd'hui peinte par elle-même :

—Comment voudrais-tu ton mari, Ethel ? Intelligent ou bête ?

—Assez intelligent pour gagner beaucoup d'argent, et assez bête pour tout me donner...

UNE CAUSE DE RETARD

Dans un coupé de seconde classe à l'express se trouvent face à face deux messieurs seuls, deux amis.

En route, le garde-convoi se présente et demande les coupons. A cette occasion, il remarque qu'à côté des deux voyageurs, une malle d'assez grandes dimensions est placée sur la banquette.

—Veuillez ôter cette malle de la banquette, dit le garde au gros monsieur voisin de la malle.

Celui-ci fait semblant de ne pas entendre.

—Ne comprenez-vous pas, monsieur ?

Veuillez ôter cette malle de la banquette, répète le garde en regardant sévèrement le gros monsieur.

—Je vous prie de me laisser tranquille, répond d'un ton dédaigneux le voyageur.

—Monsieur ! s'écrie tout en colère le garde en entrant dans le coupé, je vous le demande pour la dernière fois, voulez-vous ôter la malle de la banquette ?

Alors, le gros voyageur se lève, rouge comme un coquelicot.

—Non, vous dis-je, et si vous ne me laissez pas tranquille, je porterai plainte contre vous à la direction.

—Eh bien ! nous verrons cela, dit le garde, qui s'en allait. Je vous en promets de belles.

A la prochaine station, où le règlement ne permet qu'un arrêt de trois minutes, le garde s'élançe vers le chef de gare et lui expose les faits.

Les deux hommes se dirigent ensemble vers le coupé des deux voyageurs, et le garde désigne au chef le gros monsieur ainsi que la malle, qui se trouve toujours sur la banquette.

—Veuillez ôter la malle de la banquette, monsieur ? demande à son tour le chef.

—J'ai déjà dit au garde que je n'en ferai rien, est la réponse stupéfiante du voyageur.

—Alors, vous descendrez ici, monsieur : vous ne continuerez pas votre voyage.

—Jamais de la vie, monsieur.

Ce colloque, les éclats de la voix, les mines stupéfaites du chef et des employés qui l'entouraient, avaient attiré devant le coupé, en quelques instants, tout le public qui se trouvait sur le perron de la gare.

—Descendez, monsieur, ordonna d'une voix brève et sèche le chef de station.

—Je ne descends pas et je prends tout ce monde-là comme témoin de l'affront que vous me faites.

A ce moment, survint le chef-garde du train.

—Nous avons déjà sept minutes de retard, monsieur, dit-il au chef de gare. Puis s'adressant au voyageur récalcitrant :

—Mais, monsieur, pourquoi faites-vous donc cet embarras pour votre malheureuse malle ? Nous manquerons la correspondance.

—Mais que me regarde donc cette malle ? éclata alors le voyageur.

—Comment ! Elle ne vous appartient pas ? demanda surpris le chef-garde, pendant que les figures du chef de station et des employés s'allongeaient démesurément.

—Jamais de la vie !

—Alors, elle serait à vous, monsieur ? intervint le chef de station, s'adressant au compagnon du gros monsieur.

—Oui, monsieur le chef.

A cette réponse, dite d'un ton de naïveté tout enfantine et avec un sourire aimable, la foule toujours grossissante devant le wagon éclata en un tonnerre de rires.

—Pourquoi n'avez-vous pas dit cela plus tôt ? cria le chef.

—Personne ne m'a rien demandé, monsieur.

Nouveau rire homérique devant lequel le chef de gare sentait s'évanouir son autorité.

—Alors, ôtez la malle de la banquette, monsieur.

—Avec plaisir, monsieur le chef !

Et ce fut fait.

—Quinze minutes de retard ! gémissait le chef-garde quand le chef de station donna le signal du départ.

UN DELICIEUX MOT DE LEON XIII

Vers 1880, il recevait assez souvent, le cardinal Jacobini, qui était complètement chauve, mais n'en offrait pas moins, aux yeux des malicieux, une perruque d'un blond ardent, qui semblait croître chaque semaine. Il en avait trois, une très courte, jusqu'à 10 du mois, moment où il mettait la seconde, un peu plus longue. Et, à la fin du mois, il avait la plus luxuriante chevelure.

Léon XIII résolut de faire cesser cela. Et un jour où le cardinal Jacobini le félicitait de demeurer éternellement jeune, le pape répondit :

—Eh ! eh ! Il est tout de même temps, Eminence, de nous décider à blanchir !

La leçon avait porté. Le mois suivant, le cardinal Jacobini montrait son crâne aux Romains.

LE DEFENSEUR



—Voyons, mon brave, je suis votre défenseur ; racontez-moi bien comment tout s'est passé.



—Eh bien, voilà, monsieur l'avocat ; je me disputais avec un ami. Il voulait avoir raison quand même. Alors, tout d'un coup, il



me sauta à la figure, voici comment...

LES HEROS D'INTERIEUR

—Connaissez-vous ma femme ? demandait Letrembleur à un ancien ami.

—Non, répondit celui-ci, je n'ai pas ce plaisir.

—Alors, comment savez-vous que c'est un plaisir ?

DE PLUS EN PLUS FORT !

Deux Marseillais, en exil à Paris, vantent les chevelures de leurs épouses respectives.

—Tu la connais, ma femme ?... Quand elle dénoue ses cheveux, ils enveloppent ses bottines... La "povre !" Elle ne peut plus marcher.

—Et la mienne, donc ! Nous étions dimanche au Palais-Royal, et sa chevelure elle était encore au boulevard Montmartre !

(Après un temps :))

—Elle l'avait oubliée chez son coiffeur !

BONNES MODERN STYLE

L'anecdote suivante sur les servantes commencement de siècle — ou de cycle — nous arrive du Danemark.

A Copenhague, une dame de la noblesse avait engagé, par correspondance, une femme de chambre.

Cette dernière demanda, par écrit, l'autorisation d'apporter sa " machine ". La dame, croyant qu'il s'agissait d'une machine à coudre, y condescendit volontiers.

Le lendemain matin, à sa grande surprise, elle vit arriver sa nouvelle femme de chambre en culotte et... à bicyclette.

UN HOMME A PLAINDRE

—Comment faire ? docteur, dit à son médecin le brave Bonasson, quand je me couche sur le côté gauche, j'ai d'affreux cauchemars, toujours les mêmes. Je me vois poursuivi par des monstres hideux à têtes de lions, à têtes de serpents, à serres de vautours. Ces bêtes hideuses finissent par m'atteindre et me mettent en pièces.

—Hum ! fit le médecin, il faut éviter de coucher sur le côté gauche. Essayez du côté droit.

—Hélas, docteur, quand je me couche sur le côté droit, c'est encore pire ; alors, je rêve que je suis sur une île déserte, en tête-à-tête avec ma belle-mère.

A PROPOS D'ALEXANDRE DUMAS

Celui-ci, de passage à Marseille, déjeunait avec le Dr Gistal, médecin dans cette ville. Celui-ci pria instamment son convive de bien vouloir écrire quelques lignes sur son album, afin de pouvoir juger de sa facilité d'improvisation.

L'auteur des "Trois Mousquetaires" ne se fit pas prier, et de sa meilleure écriture traça ces quelques vers :

Depuis que le docteur Gistal
Soigne des familles entières,
On a démolit l'hôpital.

—Flatteur ! interrompit le docteur.

Mais l'interruption était un peu prématurée, car Dumas termina son quatrain par ces mots :

Et l'on a fait deux cimetières.

LES ALLEMANDS ET LES CARTES

Grands buveurs de bière, les Allemands sont également grands amateurs du jeu de cartes.

M. B..., une des gloires de la médecine actuelle, est en même temps un joueur effréné.

Un jour, on l'enlève, en pleine brasserie, à une partie de bezigue pour l'entraîner au chevet d'un malade.

Il arrive, trouve le sujet à toute extrémité, et commence à lui tâter le pouls d'une main, tandis que de l'autre il tire sa montre.

Il compte à mi-voix les pulsations, les yeux fixés sur l'aiguille :

—Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit...

Après quoi il continue ainsi, avec un profond recueillement :

—Neuf... dix... Valet, Dame, Roi !

Le malade a été pris d'un fou rire... qui l'a sauvé !

ENTRE MILITAIRES

—Vous viendrez cet après-midi avec sept brouettes.

—Combien ?

—Je dis sept.

—Dix-sept ?

—Non... Sans dix.

—Cent dix ?

—Non, sans dix... sept.

—Cent dix-sept ?

—Mais non, idiot, sept... sans dix.

—Sept cent dix ?

—Quel imbécile !!! Mais non, sept... sans dix... sept !... avez-vous compris, enfin !

—Où, sept cent dix-sept.

—Mon Dieu ! Quelle buse ! puisque je vous dis sept... sans dix.

—Ah ! dix-sept cent dix.

—Tenez, vous m'embêtez, vous aurez quatre jours de salle de police.



"Je mets la main à la plume pour vous faire savoir que le savon le plus pur, le plus agréable, le meilleur pour la peau, c'est le

**SAVON
BABY'S OWN**
Aucun autre savon l'égale

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Énergique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS!

VARIETES

X....., cet ivrogne, béni par tous les "macroquets" de Montmartre, s'est décidé à partir pour l'Amérique.

Avant-hier, il informait sa femme qu'il venait de prendre passage sur un trois-mâts de cinq cents tonneaux.

Cinq cents tonneaux, dit la femme avec une conviction profonde; si la route n'est pas trop longue, ça lui suffira.

La cuisinière de Mme Lacruche revient du marché.

Eh bien! Justine, s'écrie sa maîtresse après avoir vu les provisions, et cette dinde que je vous avais dit d'acheter. Vous avez donc oublié?

Oh! non, madame, mais il n'y avait pas une dinde dans tout le marché.

Si j'y avais été moi-même, fit sentencieusement Madame Lacruche, il y en aurait eu une, je vous assure!

Lui. — Comment, tu veux donner un bal, y pense-tu, en ce moment! Tu sais pourtant que les affaires ont été mauvaises ces temps-ci...

Elle. — Je le sais.

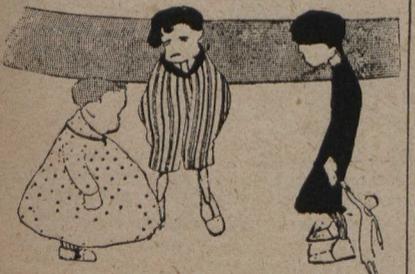
Lui. — ... et que dans ces conditions nos moyens ne nous permettent pas de faire une pareille dépense.

Elle. — Je sais, mais si nous ne donnons pas ce bal, tout le monde saura que c'est parce que nous n'en avons pas les moyens.

Lui. — Diable! et mon crédit! Tu as raison: donnons ce bal!

LA TOUX CESSE

C'est gênant, c'est pénible, une toux persistente. On la fait cesser en prenant le **BAUME RHUMAL**.



—Qu'est-ce qu'il fait ton père?
—Il est menuisier... Et le tien?
—Tout ce que maman veut.

CHOSSES ET AUTRES

—Seulement 900 personnes sur un million meurent vieilles.

—L'univers produit un million de livres de soie par semaine.

—Un Autrichien boit en moyenne 29 gallons de bière par année.

—Mme Mary E. Owens est sergent dans la police de Chicago.

—On a supputé que la moitié environ du genre humain meurt avant sa dix-septième année.

—Il y a au Manitoba 40,000 acres de terres affectés seulement à la culture du lin.

—Il y a en réserve, dans les voûtes du gouvernement américain, une somme de \$403,000,000 de papier-monnaie.

—La richesse totale de tous les Etats-Unis, en 1903, a été estimée au chiffre presque incroyable de 100 milliards de piastres.

—Une personne douée d'une bonne vue peut, paraît-il, à 250 pieds de distance, distinguer les yeux d'une autre personne.

—En Suède, il a été décrété qu'une voiture serait spécialement affectée au transport des ivrognes sur la ligne de banlieue de Stockholm.

—La girafe, l'armadillo et le porc-épic sont muets, étant privés de cordes vocales. Le sont aussi, les baleines et les serpents.

—La fourrure la plus chère de toutes est celle de la loutre de mer; quoique ne mesurant que quatre pieds de long et à peine deux de large, son prix atteint parfois trois mille sept cents francs.

—La Turquie a commandé 200 canons, 200,000 carabines et 100,000,000 de cartouches aux manufactures Krupp. Avec cet armement et ces munitions, si elle ne nous garantit pas la paix, le dicton aura menti.

—En Suède, on trouve dans les wagons de chemins de fer de troisième classe, des petites bibliothèques gratuites à l'usage des voyageurs. Cet usage va être adopté aussi au Danemark. A quand chez nous?

—En 1894, tout l'acier produit ne représentait que 12 millions 851 mille tonnes. En 1902, la production a été d'environ 35,000,000 de tonnes, soit: huit fois plus que la production de 1880 qui n'avait été que de 4,000,000 de tonnes.

—D'après le dernier rapport financier annuel venant de Londres, et daté du 25 juin 1903, la compagnie de la Baie d'Hudson a réalisé un profit durant la dernière année fiscale de \$710,000 contre \$342,000 l'année précédente, chiffres qui indiquent un état très prospère des affaires de cette compagnie.

—Parmi les plus récents dictionnaires anglais comme celui d'Oxford, on calcule qu'ils ne contiennent pas moins de 250,000 mots. L'allemand viendrait après avec 80,000 mots; l'italien ensuite avec 45,000 et les français avec 30,000. L'espagnol n'emploie que 20,000 mots.

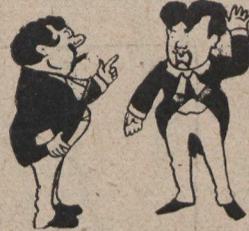
—Il n'y a pas de sots métiers. En voici un nouvel exemple entre maints autres: Lord Aberdeen, ancien gouverneur général du Canada a décidé de faire de son fils l'honorable Dudley Gladstone Gordon, un menuisier. Celui-ci a déjà commencé son apprentissage et adopté le genre de vie du simple artisan.

—L'un des traits caractéristiques des aciéries d'aujourd'hui, aux Etats-Unis, c'est le traitement du minerai à foyer ouvert. Grâce à ce procédé on a produit dans la Pensylvanie, l'an dernier, \$4,496,903 tonnes d'acier basique au lieu de 3,618 tonnes en 1901. Ce minerai cependant provient non de la Pensylvanie mais de la région du lac Supérieur.

—Les oeufs les plus populaires en Angleterre, sont les oeufs à écaille brune, qui se vendent sur certain marché de la Grande-Bretagne, de deux à quatre sous plus cher que les oeufs à écaille blanche. Les diverses races de poule d'origine asiatique pondent des oeufs à écaille brune.

—On trouve dans l'Amérique centrale des scarabées dont les ailes ont absolument l'éclat de l'or le plus pur. D'autres insectes de la même famille

UN CERCLE VICIEUX



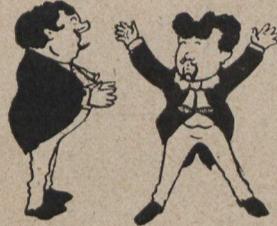
Cabassol. — Ze te dis que z'ai raison.

Marius. — Ze te dis que tu as tort.



Cabassol. — Moi, ze te dis que c'est l'oeuf qui fait la poule.

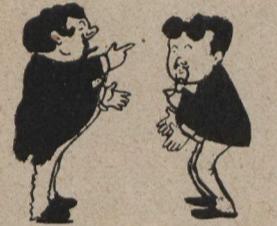
Marius. — Et moi, ze te dis que c'est la poule qui fait l'oeuf.



Cabassol. — Vouï, mais sans oeuf il ne peut pas y avoir de poule...



Marius. — Vouï, mais sans poule ze te dis qu'il ne peut pas y avoir d'oeuf...



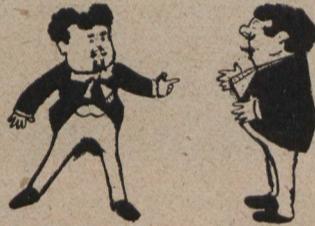
Cabassol. — Vouï, mais, enfin, suis bien mon raisonnement: D'où sort la poule?

Marius. — Elle sort de l'oeuf.



Marius. — Mais, en revanche!!! d'où sort l'oeuf...

Cabassol. — Il est évident qu'il sort de la poule...



Marius. — Donc, c'est bien la poule qui fait l'oeuf...

Cabassol. — D'accord...



Marius. — Donc, z'ai raison...

Cabassol. — Vouï, mais ze n'ai pas tort!...

semblent être faits d'argent massif, et les uns comme les autres ont une grande valeur marchande, puisqu'on en a vu vendre à 100 francs et même 125 francs la pièce.

— On annonce pour le mois d'octobre prochain la visite en Amérique de M. Jean Richepin, le poète et écrivain français, auteur de "Mme du Barry". Il vient à New-York donner une série de conférences et y diriger les réunions de sa ville. Après avoir visité les principales villes américaines, M. Richepin poussera une pointe vers le Canada.

—Un monsieur a constaté que la cérémonie de la crémation manque généralement de variété. Aussi sollicite-il l'autorisation d'organiser, pendant les crémations, des concerts et des causeries propres à distraire noblement les assistants pendant que le corps du défunt sera lentement réduit en cendres. Voilà un entrepreneur de spectacles singuliers et qui ne paraît pas avoir peur des fous.

— L'histoire de l'anneau de Polyrate est peut-être une fable, mais il est bien réel que certains poissons et surtout le cabillaud avalent à peu près tout ce qui se présente sur leur passage. C'est ainsi qu'il y a quelques années une brave femme, en faisant cuire une morue, remarqua dans le ventre de l'animal un doigt humain portant deux bagues qu'ornaient des diamants d'assez grande valeur, et qu'un pêcheur découvrit dans un poisson de la même famille une petite montre nullement "détraquée" par le long et singulier voyage qu'elle venait de faire au sein de l'Océan. Il va sans dire que le doigt hu-

main comme la montre devaient appartenir à de malheureux noyés que les poissons voraces avaient dépouillés.

AUX COURSES



Mais enfin, comment faites-vous pour ne jamais perdre aux courses?
—C'est bien simple... quand j'ai "perdu" tout mon argent, je m'empresse de "regagner" mon domicile...

HISTOIRE D'UN PARAPLUIE



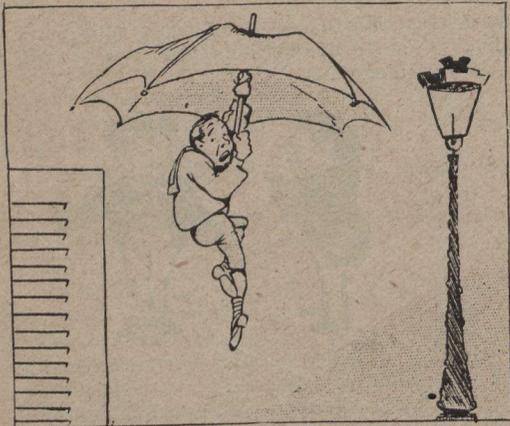
La nourrice de Totor est venue voir son ancien nourrisson et elle a, en partant, oublié son gros parapluie. Totor s'est promis de jouer avec, mais sa mère lui défend expressément.



Totor est la désobéissance même. A peine maman a-t-elle les talons tournés que voilà notre vaurien...



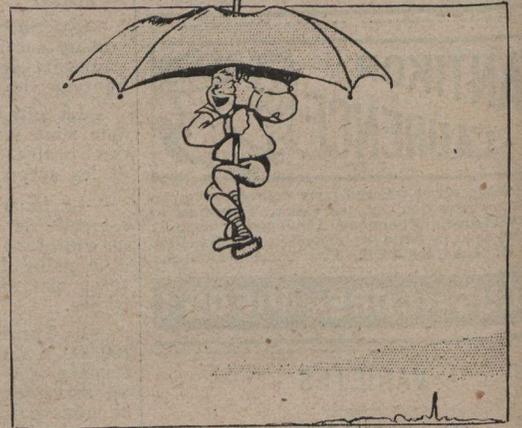
... qui sort dans la rue et se promène avec le fameux parapluie. Tout d'un coup, le vent s'élève...



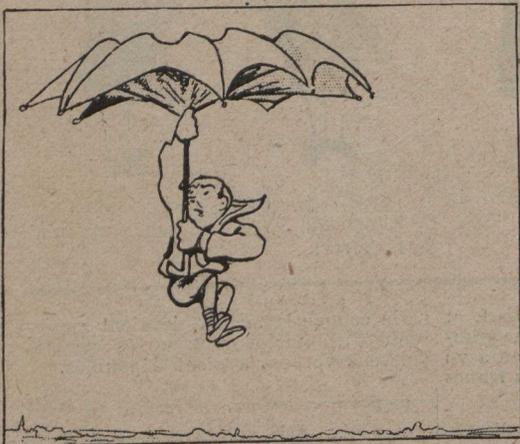
... il s'engouffre dans le parapluie, si bien que Totor se sent soulevé de terre.



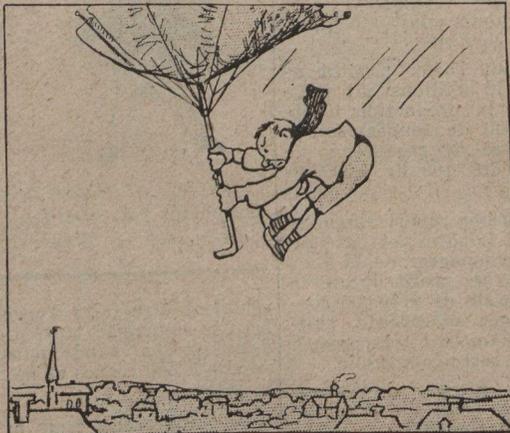
Et bientôt, d'un seul bond, le voilà tout là-haut, au-dessus des maisons : il est certes un peu effrayé...



... mais il reprend bientôt son aplomb et se sent tout heureux de cette petite ascension...



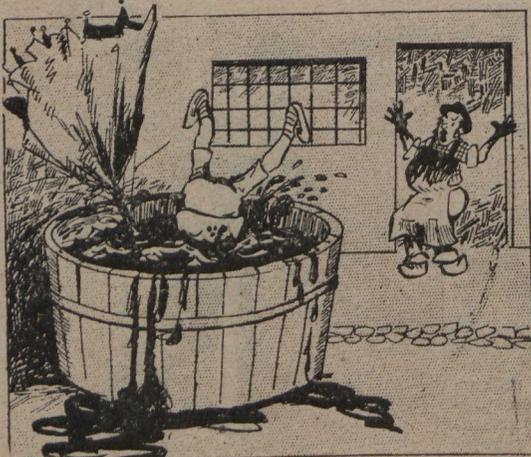
... quand le parapluie fait entendre un craquement sinistre.



Peu fait pour les ascensions il n'a pas pu résister plus longtemps à l'effort et se retourne à l'envers.



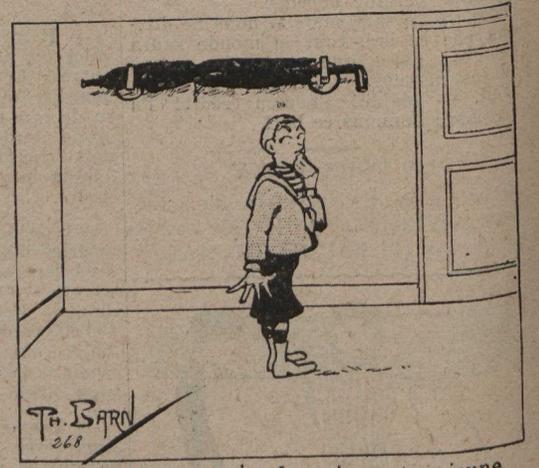
Sans soutien maintenant, Totor descend rapidement et commence à se demander comment cela va finir...



Hélas l'atterrissage a lieu dans des conditions déplorable, le hasard ayant voulu que Totor tombât dans un des grands baquets d'une fabrique d'encre.



D'où notre jeune aéronaute sort... nègre, et reçoit, en attendant celle des parents, une verte semonce du patron de l'usine qui prétend que Totor lui a sali son encre.



Comme vous pouvez le voir, notre jeune Totor est redevenu blanc à force de pierre ponce ; on a payé un parapluie neuf à la nou-nou, mais le vieux, celui de l'aventure, a été placé par les soins de son père à l'endroit le plus en vue de la maison. Et quand il arrive au jeune homme d'avoir une mauvaise pensée, un coup d'œil sur cet objet le fait réfléchir et il se tient sage.